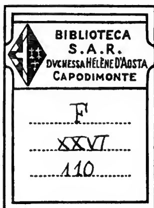

VITT. EMANUELE III
Digitized by Google


·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS





LE

LIVRE DES RUINES

PAR

LOUIS FOUQUET

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, Éditeur,

27-29, passage Choiseul.

—

1873



LE

LIVRE DES RUINES

LE

LIVRE DES RUINES

PAR

LOUIS FOUQUET





PARIS
ALPHONSE LEMERRE, Éditeur,
27-29, passage Choiseul.

1873

Janvier 1870.

I

DEUX HOMMES

I

Souvent, seul et pensif, je fouille dans l'histoire,
Abîme où les grandeurs s'enfoncent lentement;
Les ombres du passé qui peuplent ma mémoire
En mon cerveau rêveur flottent confusément;
Et moi-même, égaré dans ces dédales sombres
Où tant de souvenirs se croisent à la fois,
Je vois des spectres noirs, errant sur les décombres,
Qui semblent revivre à ma voix.

Dans cet obscur chaos des épaves humaines,
Que chasse en tourbillons l'ouragan éternel,
Le présent vient s'unir aux époques lointaines,
Le héros en passant heurte le criminel.
Et quand, d'un œil ému, je sonde ainsi les âges,
Comme le jour qui fuit domine les vieux jours,
Sur leurs débris épars deux vivantes images
Devant moi surgissent toujours.

Deux hommes sont debout, surmontant les deux pôles
De ce monde effrayant que je viens d'entrevoir.
Un génie inconnu semble tracer leurs rôles :
L'un a le droit pour lui, l'autre tient le pouvoir;
L'un cherche mes regards et l'autre les évite;
L'un, du côté du ciel tourne son front levé;
L'autre porte, imprimé sur sa face maudite
Le signe affreux du réprouvé.

Ah! devant le premier, inclinez-vous, poètes
Vous, amis du malheur et de la vérité,
Hommes au cœur sévère à qui les faux prophètes
Ne feront point haïr la sainte liberté!

Consolez sa tristesse en suivant son exemple ;
Que votre appel s'élève et soit l'écho du sien ;
Du rocher de l'exil le proscrit vous contemple :
Il est poète et citoyen !

Poète, il a flétri le tyran qui vous brave ;
Il a fui, citoyen, son souffle empoisonneur.
D'une chaîne puissante il a brisé l'entrave,
Il a sacrifié sa patrie à l'honneur !
Hélas ! le peuple ingrat dont il garde le culte
A dans la servitude oublié ses accents ;
Jusque dans sa retraite il recueille l'insulte,
Le maître récolte l'encens....

Maudissez le second, le voleur de couronne
Qui grave sur notre or son visage abhorré ;
Faites que désormais le mépris environne
Le nom retentissant qu'il a déshonoré.
C'est à vous d'émouvoir les nations mourantes
Qui pour plaire aux tyrans ceignent leurs fronts de fleurs,
C'est à vous d'éveiller par vos plaintes vibrantes
Les patriotiques douleurs !

Que vos chants inspirés s'envolent sur la foule,
Que l'élan d'autrefois vous anime soudain!
Parlez, n'attendez pas que ce trône s'écroule :
Les trônes croulent-ils sous le poids du dédain?
Il resterait debout! — L'autocrate se joue
D'un courroux sans vigueur qui va s'affaiblissant....
Un trône détesté peut nager sur la boue,
Alors qu'il est né dans le sang!

II

A travers les ombres du rêve,
Ainsi qu'un fantôme vengeur,
Je crois voir là-bas, sur la grève,
Un homme immobile et songeur.
Le vent de mer soulève l'onde,
La vague rebondit et gronde;
Sous le ciel noir la nuit s'étend,
De vapeurs la plaine est couverte.
Devant l'immensité déserte
Que fait le poète? — Il attend.

Fuyant loin de l'étroit rivage
Où vient mourir le flot amer,
Son esprit, qui toujours voyage,
Franchit les bornes de la mer.
Pourtant, du côté de la France,
Jamais un signal d'espérance

N'a frappé son cœur indigné !
La France est muette et flétrie.
Mais il a foi dans sa patrie;
Il attend, calme et résigné.

Longtemps il a vieilli loin d'elle,
Pensif et regardant souvent
Passer la joyeuse hirondelle
Ou l'esquif chassé par le vent.
Depuis que son âme captive
Se consume sur cette rive,
Il s'est écoulé bien des jours;
Sur son grand front, sillons arides,
Il s'est amassé bien des rides.
Et le poète attend toujours.

Il attend qu'enfin l'heure vienne
Pour les coupables réunis;
Il attend que l'on se souvienne
Des forfaits restés impunis !
Il attend le suprême orage
Qui dans les hasards du naufrage

Place le juste au lieu du fort; —
Ainsi, quand un récif l'arrête,
Le navire attend la tempête
Qui doit le ramener au port.

Il attend, impassible et ferme.
Combien encore attendra-t-il?
Nul ne sait quand viendra le terme
De son libre et stoïque exil.
Le maître, qui parfois se lasse,
Peut dire : « Aux proscrits je fais grâce. »
Rien n'ébranle sa volonté.
Celui qu'absout la tyrannie
Attend la liberté bannie
..... Et reste avec la liberté.

III

L'hôte de ce palais, cet homme qui regarde
D'un œil atone et lourd le soldat qui le garde,
Est vainqueur et n'attend plus rien.
Une armée invincible alentour veille et campe,
A ses pieds le flatteur, qui s'incline et qui rampe,
Couvre le cri du citoyen.

Il a rêvé longtemps l'éclat qui l'environne;
Il a tout profané pour avoir la couronne
Qui pèse aujourd'hui sur son front.
Il a tout employé : le meurtre, le parjure,
Il a bravé la honte, il a subi l'injure,
Son cœur a dévoré l'affront.

Mais il a réussi.... Maintenant tout lui cède.
Qui pourrait dénombrer les trésors qu'il possède,

Les valets qui lui sont soumis?
Les complots loin de lui s'envolent en fumée;
N'a-t-il pas ses canons, n'a-t-il pas son armée
Pour foudroyer ses ennemis?

Le plus vague désir dans sa bouche est un ordre.
Comme un chien muselé, qui flatte et ne peut mordre,
Le courtisan partout le suit.
S'il élève la voix, la foule fait silence;
Dès qu'un obstacle naît, vite quelqu'un s'avance,
Aussitôt l'obstacle est détruit.

Eh! bien, ce potentat n'est pas heureux. Dans l'ombre,
Quand tarde le sommeil, des spectres à l'œil sombre
Fixent sur lui des regards morts;
Une voix sans pitié, qu'en son âme il comprime,
Vient lui parler de sang, d'infamie et de crime.....
C'est la voix sourde du remords!

La terreur le poursuit, l'épouvante l'assiége;
Il craint jusqu'au soldat dont l'arme le protége,

Le bandit qu'il a soudoyé....
Comme un voleur vulgaire, il craindrait la police,
S'il n'était pas bien sûr que son dernier complice
Pour sa part de crime est payé!

En vain des courtisans la menteuse phalange
Entonne chaque jour un hymne à sa louange,
En vain la cour s'amuse et rit.
Il sait qu'il est maudit, que le flatteur est traître;
Il descend dans son cœur, pour envier peut-être
La noble attente du proscrit!

IV

Voilà ce qu'ont laissé mes errantes pensées,
Voilà ce qui survit à mes rêves flottants!
Pourquoi donc le néant des époques passées?
A quoi servent l'histoire et la marche des temps? —
Un vil usurpateur bâillonne encor la France,
Retenant un pouvoir sur le point de finir.
Un poète au cœur pur cherche encor l'espérance,
Et demande, exilé, justice à l'avenir!

O géants abattus sous les faulx populaires,
Victimes dont le temps confirme les arrêts.....
Voyez, ce sont toujours et les mêmes colères,
Et les mêmes espoirs, et les mêmes regrets.
La force est toujours là, près du droit qui chancelle,
La vertu, c'est la loi; la loi, c'est le canon!
Le présent coule et fuit, le passé s'amoncelle.....
Nous avons l'avenir, et ce n'est qu'un vain nom!

Vous êtes bien vengés, aïeux de Louis seize,
Vieux rois qui sommeillez sous vos tombeaux muets;
De modernes tyrans, après quatre-vingt-treize,
Les peuples abrutis sont encor les jouets!
Nous revoyons toujours, antithèse effrayante, —
Malgré tant de leçons et le temps écoulé, —
Le droit persécuté, la force triomphante,
La honte au premier rang, le génie exilé!



Février 1870.

II

UN VICE

Comment la France, hélas ! pourrait-elle revivre,
Quand ses fils égarés, qu'un fol orgueil enivre,
Que la volupté charme ou qu'un songe séduit,
Se livrent au hasard, seul Dieu qui les conduit ?
— Notre époque révèle une fatigue étrange.
Chacun pour son repos à sa guise s'arrange.
Allant on ne sait où, le peuple insoucieux
Suit des courants divers sans regarder les cieux ;

Parfois quelques rhéteurs, quelques pâles apôtres
Lui montrent un abîme en lui cachant les autres,
Et dans cet océan, plein de sombres vapeurs,
Font briller à ses yeux des mirages trompeurs —
Leur langage irrité trouble son indolence ;
A ces appels sans but la passion s'élance.....
Puis les esprits, lassés, retombent abattus.

O siècle décrépit, sans force et sans vertus !
Siècle où l'intelligence, en rallumant sa flamme,
Semble avoir absorbé les feux sacrés de l'âme,
Où donc nous mènes-tu ? — Parmi tant de clartés,
Où trouver les lueurs des pures vérités ?
Tu nous laisse inactifs, en tes élans multiples ;
Tes maîtres sont menteurs et n'ont point de disciples ;
Tous, sans rien écouter, veulent forger des lois ;
Tous parlent dans le bruit, tous mentent à la fois !
Par mille attractions l'âme sollicitée
Abandonne l'épreuve après l'avoir tentée ;
Elle oscille, incertaine, et ses rêves errants
Roulent sans volonté dans les flots des torrents.....
— Chacun lutte pour soi, chacun a son système,
Et sur celui d'autrui suspendant l'anathême

Recommande le sien et ne l'observe pas.
Le peuple, oubliant tout, sceptique autant que las,
Confond les grands discours et les phrases ineptes,
Et rit, en s'en allant, du maître et des préceptes.

Les dogmes, où sont-ils? — On n'a que des couleurs,
Les hommes convaincus ont fait place aux parleurs.
Savoir parler est tout. Agir est peu de chose....
« Pourquoi changer l'effet? Nous connaissons la cause, »
Vous diront les parleurs, que chaque jour verra
Prêts à développer tout ce que l'on voudra.
— Voyez-les, ces héros de l'époque moderne,
Prêcher la tempérance au fond d'une taverne!
Tel ouvrier tribun, moraliste tonnant,
Vante la ligne droite et rentre en festonnant,
Et, pour montrer son rôle à l'homme qui travaille,
Bat le soir, en rentrant, sa femme et la muraille.
C'est l'image des temps. Tout parleur, aujourd'hui,
Veut réformer le monde et s'enfonce avec lui.
La foule, qui toujours le raille et le contemple,
Se nourrit d'un bon mot et d'un mauvais exemple....
Il nous faut des vertus, et non pas des moyens!
Soyons hommes d'abord; puis, soyons citoyens!

Le modeste rayon des vertus domestiques
Prépare au vif éclat des vertus politiques.
Nous sommes sans vertus. La cause, la voilà !
Il faut en acquérir.... Mais qui songe à cela ?



Février 1870.

III

LE DRAME DE TOUS LES JOURS

I

Le Cabaret.

Que de gais compagnons! que de joyeux viveurs!
La salle retentit aux refrains des buveurs,
Au fond des brocs le vin pétille.
Au dehors, c'est l'hiver. La lune au front blafard
Du haut d'un ciel brumeux jette un triste regard
Sur la neige épaisse qui brille.

Qu'importe aux francs lurons, amis du cabaret,
Si le vent furieux hurle dans la forêt,
Si les blancs flocons tourbillonnent?
Si la femme est tremblante, en son logis désert,
Si les petits enfants, dans leur lit mal couvert,
Tout brûlants de fièvre frissonnent?

On est heureux ici.... que voudrait-on de mieux?
— Tout va bien, l'air est chaud, le vin délicieux,
Le vent ne franchit pas la porte....
— Ce qui ne va pas bien, c'est le gouvernement!
Il est fou. Le pays marche on ne sait comment....
De cette impasse il faut qu'on sorte!

La faute en est à ceux qui l'ont mal dirigé,
C'est tout simple. — Le peuple un jour sera vengé,
Pourvu qu'on lui montre sa route.
— Pour le prouver, un homme au geste impétueux
Fait à ses auditeurs un discours tortueux
Qu'on admire et que nul n'écoute.

« Nous sommes tous, dit-il, de préjugés imbus;
» Il faut les surmonter, réformer les abus,
» Remplacer les vieillards qui s'usent. »
Puis, s'arrêtant pour boire un coup de vin mousseux :
« Le travailleur est tout; à bas les paresseux!
» C'est à nos dépens qu'ils s'amusent!

» A quoi s'occupent-ils, ces insolents bourgeois?
» Ils ne sont bons à rien qu'à fabriquer des lois
» Qui passent en vaine fumée.
» Les lois! qui donc les sait? qui donc en prend souci?
» Et, sans aller plus loin, l'auberge que voici,
» La nuit devrait être fermée!

» Les lois! Mauvais moyen. Que l'on n'en fasse plus!
» Il faut sacrifier ces remparts vermoulus
» Qui n'arrêtent jamais la foule.
» Des projets de réforme..., on en connaît beaucoup.
» Mais on doit, sans retard, renverser tout d'un coup
» Cet édifice qui s'écroule!

» Renversons-le, d'abord. Nous bâtirons après ! »
— Ainsi, développant ses beaux plans de progrès,
L'ivrogne au coin du feu pérore.
Il parle dans le vide et fait rire un voisin....
C'est égal, et pourvu que son verre soit plein,
Il parlera jusqu'à l'aurore.

Il parlera, l'ivrogne au visage abruti,
Jusqu'à ce qu'en parlant son œil appesanti
Tour à tour se rouvre et se ferme,
Jusqu'à ce que les murs tournent dans la maison,
Et que sa langue, enfin, ne trouvant plus de son,
A ses sottises mette un terme.

Tant qu'il pourra parler, l'ivrogne parlera.
En revenant, demain, il recommencera.
Parler, voilà ce qu'il sait faire.
Seulement, tout s'efface, et l'idée aura fui.
Ne se rappelant plus les phrases d'aujourd'hui,
Demain il dira le contraire.

— Cependant, les refrains s'éteignent par degrés.
Déjà le sommeil vient. Quelques fronts empourprés
Penchent vers la table rougie.
Les regards hébétés se croisent lourdement,
Et l'ivresse stupide, arrivant lentement,
Assourdit le bruit de l'orgie.

Tristes réformateurs que ces êtres sans nom !
Bons tout au plus encore à donner au canon
Une pâture, aux jours d'émeute !
Inconscients valets d'un bandit tout-puissant !
Le loup décime en paix le troupeau gémissant,
Alors que se gorge la meute !

II

La Maison

Pourquoi tant discourir, ô pères insensés?
Buvez. Le vin réchauffe, et les vents sont glacés.

Pendant que dans les ais se lamente la bise,
Auprès de l'âtre noir une femme est assise.
Parfois elle tressaille et se lève à demi.
Sa tête à chaque instant se rejette en arrière,
Pour que les pleurs brûlants qui mouillent sa paupière
N'éveillent pas son fils dans ses bras endormi.

Seule avec sa pensée et l'enfant qui sommeille,
Elle attend. — Aucun bruit n'échappe à son oreille;
A ces bruits s'est mêlé, peut-être, un bruit de pas....
Mais non. — Le vent mugit en balayant la plaine,
L'enfant rêve tout haut et respire avec peine;
C'est tout. Le vent se tait. — Il ne reviendra pas!

Il passera la nuit dans cet ignoble bouge !
Il reviendra demain, la voix rauque, l'œil rouge....
— La pauvre femme sent redoubler sa douleur.
Et puis, elle se fait des illusions folles....
Elle a cru, le matin, ses menteuses paroles....
S'il était arrivé, pourtant, un grand malheur ?

L'aurait-on attaqué ? Serait-il mort en route ?
— Elle n'accuse pas, maintenant, elle doute.
Contre son propre cœur ce doute la défend.
— Hélas ! ne songe plus qu'à ton fils, pauvre mère !
Ton mari, triste objet de ton angoisse amère,
Oublie au cabaret sa femme et son enfant !

Mais rien ne peut calmer ses terreurs insensées.
L'inquiétude augmente et trouble ses pensées....
Où vont ces cris plaintifs, ces souffles gémissants ? —
Les flexibles rameaux qui sous la neige ploient,
Les chiens abandonnés qui dans la nuit aboient,
Ont pour elle, ce soir, de lugubres accents....

Elle croit dans ces bruits renouvelés sans cesse
Entendre des clameurs, des appels de détresse....
C'est le râle effrayant de l'homme assassiné....
Puis c'est un grondement qui monte et qui résonne....
Puis ce n'est que le chant stupide et monotone
Que lance dans sa route un passant aviné.

Rêves que ces frayeurs ! Près d'un feu qui pétille,
Il dépense en un soir le pain de la famille.
Pourquoi douter encore et trembler sans raison ? —
La colère à son tour surprend la pauvre femme ;
Elle veut dans cet antre aller chercher l'infâme
Et d'un geste irrité lui montrer la maison !

La ville n'est pas loin. Il reviendrait peut-être,
Si, pâle comme un spectre, il la voyait paraître.
Mais son aspect l'excite et le rend furieux ;
Lorsqu'elle vient à lui, c'est en vain qu'elle affronte
Ces gens dont les propos la font mourir de honte,
Ces quolibets méchants, ces regards curieux !

Sur l'ivrogne attablé son fils a plus d'empire....
— Elle éveille l'enfant, qui s'agite et soupire,
Et se repend bientôt de l'avoir éveillé :
Peut-être en ce moment faisait-il un beau rêve....
— Mais le pauvre petit dans ses bras se soulève,
Se suspend à son cou, voit son regard mouillé.

Il a compris, déjà, ses secrètes alarmes.
— « Mon enfant, lui dit-elle en refoulant ses larmes,
» Ton père, cette nuit, n'est pas encore rentré.
» Va. Le ciel est couvert, les champs sont pleins de neige;
» Mais tu n'auras point peur, car le bon Dieu protége
» Les petits malheureux dont la mère a pleuré. »

Et, le baisant au front, sur les yeux, sur la joue,
La mère l'abandonne, et l'enfant se dévoue.
Il s'enfuit; ces baisers l'ont rendu courageux....
Il va. La plaine est blanche et le lointain est sombre,
Et le passant tressaille en distinguant une ombre
Qui s'avance en courant par les chemins neigeux.

III

La plaine.

Comme le vent est froid, comme la nuit est morne!
La route ondule au loin dans un désert sans borne,
Entre les arbres noirs chargés de flocons blancs;
On croirait voir, rangés sur un vaste ossuaire,
Des spectres frissonnant sous le pâle suaire
Que l'héritier avide a jeté sur leurs flancs.

Tout est sombre et glacé, tout sommeille. — C'est l'heure
Où du fantôme errant la voix s'élève et pleure,
Où les morts oubliés visitent les vivants.
Mais l'enfant n'a point peur; il s'éloigne sans crainte,
Et s'il entend voler quelque sinistre plainte,
Il avance toujours et dit : Ce sont les vents.

Quelquefois, cependant, il s'arrête, il écoute....
Quelqu'un pour l'effrayer l'a suivi sur la route,
Un pas rapide et sourd résonne à ses côtés.
A ce bruit régulier soudain son âme espère :
Peut-être.... si c'était la marche de son père? —
Non; c'est son cœur, qui bat à coups précipités!

Il court, et sans tourner ses regards en arrière.
Il murmure tout bas la naïve prière
Qu'il disait à genoux, le soir, au coin du feu.
Pendant que sous ses pieds la neige grince et crie,
Pendant qu'un froid piquant le glace, l'enfant prie
Et raconte en courant ses chagrins au bon Dieu :

« La route est difficile, et la bise est cruelle!
Faudra-t-il bien longtemps suivre chaque ruelle
Avant de voir son père attablé dans un coin?
Bien grande est sa fatigue et plus grande est sa peine!
Pourquoi, la nuit, la ville est-elle si lointaine?
Hier, pendant le jour, elle n'était pas loin! »

Il semble qu'elle fuit. — Et pourtant il arrive.
La ville dort. Dans l'ombre une lampe tardive
Sous un rideau fermé jette un éclat douteux;
Le ciel avec les toits confond ses sombres voiles.
Les lampes sans rayons sont les seules étoiles, —
Etoiles du travail ou du vice honteux!

Il cherche du regard ces lumières fuyantes.
Où sont-ils? — Est-ce là?... Bientôt des voix bruyantes
Vibrent à son oreille et le font tressaillir....
D'où viennent ces chansons qu'un vent lugubre apporte?
— Il s'élance.... Arrêté sur le seuil de la porte,
En tremblant il écoute et se sent défaillir.

Ici règnent la nuit, la terreur, la détresse;
Là, les reflets brûlants, les gais refrains, l'ivresse.
Entendez-vous l'ivrogne? Il pérore toujours.
Une main sur son cœur, l'autre près de son verre,
Il parle. — Tout à coup son œil devient sévère :
Son fils, ouvrant la porte, interrompt son discours.

IV

L'ivresse.

Il n'a pas si mal fait, l'enfant, de l'interrompre ;
La foule, sans rien voir, applaudit à tout rompre.

Ce tapage flatteur un instant l'adoucit ;
Il ne savait comment terminer le récit
Qu'il débitait depuis une heure ;
Aussi, d'un son de voix cassé par la boisson,
Il dit sans se fâcher : « Pourquoi ce polisson
» A-t-il quitté notre demeure ?

*

» A boire ! Il fait bien chaud !... Tout va mal, et vraiment
» On ne comprend plus rien à ce gouvernement !
» Le peuple brisera ses digues.
» Le torrent grossira.... Ce vin n'est pas mauvais....
» — Père, viens ! dit l'enfant. — Je te dis que j'y vais !
» Laisse-moi donc, tu me fatigues ! »

Il se remet à boire et raconte à la fois
Les misères du peuple et les défauts des rois,
Leur sottise, leur insolence ;
Les épreuves d'hier, les besoins d'aujourd'hui. —
Mais ses yeux vacillants se ferment malgré lui,
Sa tête lourde se balance.

Le malheureux enfant jette un regard touchant
Sur cet être qu'il aime et qui n'est pas méchant. —
Devant ce regard doux et triste,
Tout s'arrête. L'ivrogne, au vice habitué,
Se sent au fond du cœur un instant remué ;
Tour à tour il cède et résiste.

Une rougeur subite est montée à son front....
Sa femme, son enfant, un jour le maudiront....
Est-ce ainsi que doit vivre un père?
La honte l'envahit, il se redresse, il vient!
Mais l'ivresse idiote est là qui le retient;
Sa honte se change en colère.

Il déteste son fils, qui l'entend et le voit!....
– Ce gamin le méprise, il n'en a pas le droit!
On saura se conduire, en somme!
Pourquoi ce tremblement, ces regards langoureux?
Il se donne des airs d'être bien malheureux!
Voyez-le donc, ce petit homme! —

Il s'anime toujours. Son visage hébété
Grimace de fureur, presque de cruauté!
Cerclé de rides menaçantes,
Son œil jaune et stupide a des reflets ardents;
Il ne pérore plus, mais il grince des dents,
Ses lèvres s'ouvrent frémissantes!

« Va-t'en! dit-il enfin ; vas-tu rester longtemps
» Les yeux levés au ciel? Que fais-tu là? — J'attends;
» Seul j'aurais peur, la nuit est noire. »
L'ivrogne tend son verre; on verse à plein goulot.
L'enfant, devenu pâle et qu'étouffe un sanglot,
Effrayé, le regarde boire.

Il tente cependant l'effort désespéré :
— « Pourquoi ne viens-tu pas? Ma mère a bien pleuré,
» Soupire-t-il.—Hé! que m'importe!...
» Ce vin-là ne vaut rien, il commence à s'aigrir....
» — Mais si tu ne viens pas, ma mère va mourir!
» — Alors, que le diable l'emporte! »

Et le pauvre petit, sans courage et sans voix,
Voudrait pouvoir sortir et rester à la fois.
Il avance, puis il recule.
Il entend ricaner l'auditoire moqueur.
Il a peur de ces gens, de cet hôte sans cœur,
Qui sur leur ivresse spécule.

Si pourtant l'un d'entre eux lui prêtait son appui ?
S'il priait le meilleur d'intercéder pour lui,
Peut-être entendrait-on sa plainte ?
Non. Les moins égarés sont ivres à moitié.
Le maître est insensible. Il n'aurait point pitié :
Sur son front l'avarice est peinte.

Il ne restera point au fond de cet enfer !
Il n'implore personne, il sort timide et fier,
Et par degrés son cœur s'allège....
Il peut prier le ciel et pleurer sans témoin.
C'est presque avec bonheur qu'il va s'asseoir plus loin
Sur un vieux banc couvert de neige.

Pourquoi tant discourir, ô pères insensés ?
Buvez. Le vin réchauffe, et les vents sont glacés !

V

L'aube.

A l'heure où de l'hiver la pâle et triste aurore
Sème dans le ciel gris sa lueur incolore
Et disperse au hasard ses rayons sans chaleur.
L'aubergiste prudent craint qu'on ne le découvre :
Il chasse les buveurs. Alors la porte s'ouvre
Et le jeune orphelin fait taire sa douleur.

Ses larmes ont coulé, son visage ruisselle....
Il faut sécher ces pleurs. L'ivrogne qui chancelle
Ne pourrait pas sans lui retrouver son chemin.
Il faut le soutenir sur la neige glissante ;
Malgré les grondements de sa voix menaçante,
Il faut courir à lui pour lui donner la main !

Oh ! n'avez-vous jamais frissonné de colère
En voyant au logis l'enfant mener son père,
— Corps privé de raison que l'ivresse abrutit !
N'avez-vous point haï cet homme au front cynique
Qui fait monter sa honte à ce front angélique,
Qui fait rougir son fils, si frêle et si petit ?

Il souffle ; un chant impur bourdonne sur sa lèvre.
L'enfant, pâle, tremblant d'épouvante et de fièvre,
Veut diriger ses pas sur le sol inégal....
N'osant lever les yeux vers la foule qui passe,
Souvent il l'entend rire, et, détournant la face,
Il murmure : Pourtant, je n'ai pas fait de mal !

VI

Le retour.

Et seule maintenant, la mère, pauvre femme,
Sent une autre douleur pénétrer dans son âme....
C'est un regret poignant, c'est presque du remord.
Puis résonne un pas lourd... on vient... son cœur palpite,
Elle ouvre. — Dans ses bras l'enfant se précipite,
Et le père en grognant va tomber ivre mort !



Avril 1870.

IV

L'OUVRIER

L'ouvrier, ce n'est point ce héros chancelant,
Pâle, ivre, et dont la main traîne un drapeau sanglant.
Voyant que la détresse au logis s'est accrue,
Il vient comme toujours pour hurler dans la rue;
Or, est-il ouvrier, l'être orgueilleux et bas,
Qui boit, chante, murmure et ne travaille pas?
On appelle ouvrier le travailleur honnête,
Fort dans l'adversité, calme dans la tempête,

Dont l'âme est accessible aux sereines lueurs,
Qui donne à ses enfants le fruit de ses sueurs;
Je l'honore à l'égal des penseurs de ce monde;
Il a la même tâche honorable et féconde,
Il marche au même but par un autre chemin.
Toujours à l'ouvrier le penseur tend la main,
Car, poursuivant sans bruit leurs luttes sur la terre,
L'un combat l'ignorance et l'autre la misère!



Juillet 1870.

V

LA PAIX

I

Peuples, reposez-vous de vos ardeurs guerrières !
Un silence de mort suit le vain bruit des camps.
Quittez pour le travail ces armes meurtrières,
Il en est encor temps....

Quand des combats sanglants rougiront l'eau des fleuves,
Quand sur vous les mourants fixeront leur regard,
Vous prêterez l'oreille. Et les plaintes des veuves
Diront : Il est trop tard !

Pourquoi sonner la charge et raviver la haine
Qui longtemps fit couler le sang à flots épais?
— Le monde est assez grand pour que la race humaine
Y puisse vivre en paix!

Pourquoi ne pas tourner vers un but salutaire
La noble activité que vous donna le ciel?
Pourquoi vouloir nourrir vos âmes sur la terre
De colère et de fiel?

Sachez que la victoire appelle une vengeance;
La lutte dégénère en combats éternels,
Et l'homme use sa force et son intelligence
En efforts criminels!

— Vous aviez oublié l'appel aigu du cuivre
Et le bruit sourd du bronze, à la foudre pareil....
Vos enfants, comme vous, ne demandaient qu'à vivre
Sous le même soleil;

Vos haines d'autrefois semblaient s'être effacées,
Le souvenir lui-même en était affaibli;
Vous aviez recouvert les discordes passées
Du voile de l'oubli...

D'où vient que maintenant un souffle amer rassemble
Ces sinistres brandons que nous croyions éteints?
Pourquoi ce chant guerrier, qui gronde et qui ressemble
A des tambours lointains?

Ah! si l'on cherchait bien, dans ces signes de guerres,
Sous le vain attirail savamment déployé,
Peut-être verrait-on les manœuvres vulgaires
De quelque agent payé....

Peut-être verrait-on, si l'on cherchait encore,
Si l'on osait fouiller de tristes profondeurs,
Un bandit renouant le haillon tricolore
Qui l'attache aux grandeurs!

Car les rois, menacés par la juste colère
D'un peuple qui rugit, las d'être malheureux,
Cherchent à détourner l'ouragan populaire
Prêt à souffler sur eux.

Ils lui parlent de gloire, ils l'entraînent, lui montrent
Les dociles aïeux sous la terre endormis,
Et le mènent aux lieux où les soldats rencontrent
Les soldats ennemis.

II

O Dieu juste et puissant, vois l'abime où nous sommes!
L'ignorance est sur nous comme un vaste linceul.
Un maître nous aveugle; et la foule des hommes
S'égorge pour un seul!

Toi qui sais qu'en nos cœurs la haine était calmée,
Ne laisse point tomber l'œuvre d'apaisement,
Parle; ne permets pas qu'elle soit rallumée
Par notre aveuglement;

Fais que le souvenir des horreurs de la veille
Avec le lendemain soit à jamais banni;
Fais que cet insensé dont l'orgueil le réveille
Soit le premier puni!

Fais que des feux d'hier la cendre refroidie
Ne puisse consumer les liens d'aujourd'hui;
Fais que les imprudents qui rêvent l'incendie
Soient dévorés par lui !

III

Vous, peuples, laissez là vos armes meurtrières.
Gardez au moins la paix, votre meilleur trésor.
Des mères et des sœurs écoutez les prières,
Il en est temps encor !

Mais quand la lutte affreuse endurcira les âmes,
Quand l'ennemi viendra pour dévaster vos champs,
Quand vos toits embrasés se tordront sous les flammes....
Il ne sera plus temps !

Demain, les flots de sang que vous allez répandre
Auront creusé l'abîme où l'on doit vous plonger;
Demain, vous aurez tous quelque chose à défendre,
Ou quelqu'un à venger....

Demain, ces étrangers, qui sont encor vos frères,
Et dont plusieurs, peut-être, avaient votre amitié,
Vous les égorgerez, dans vos sombres colères,
Sans remords ni pitié !

Demain, verser le sang ne sera plus un crime.
On donnera la mort sans rien craindre des lois.
Le meilleur d'entre vous poursuivra sa victime
Comme un loup dans les bois.

Pour vous les jours de deuil seront des jours de fêtes,
L'éclat de la victoire éblouira vos yeux ;
Plus vous verrez tomber de membres et de têtes,
Plus vous serez joyeux !

Ce qui vous fait frémir deviendra votre joie;
Ce qui vous épouvante enivrera vos cœurs;
Car la gloire est une onde où s'égare et se noie
La pitié des vainqueurs !

Vous verrez sans horreur des forfaits dont naguère
Vous auriez détourné votre front rougissant;
Vous direz froidement : C'est la loi de la guerre,
La guerre veut du sang!

Ou, si de ces fureurs que la mort seule expie
S'exercent près de vous sur ceux que vous aimez,
Vous sentirez bouillir en vous la haine impie
Par torrents enflammés;

Alors, pour étancher cette ardeur qui dévore,
C'est aux combats sans fin que vous aurez recours;
Aveugles et cruels, vous frapperez encore,
Vous frapperez toujours!

IV

Oh ! ne l'écoutez point, cette voix homicide
Qui jette aux vains échos l'appel des conquérants !
Ne permettez jamais qu'un despote décide
Du sort de vos enfants.

Vivez en liberté. Semez vos champs incultes.
Des triomphes guerriers ne soyez point jaloux ;
Et s'ils veulent, ces rois, venger quelques insultes,
Qu'ils s'égorgent sans vous !

De vos mères en pleurs écoutez les prières,
Gardez au moins la paix, votre meilleur trésor ;
Quittez pour le travail ces armes meurtrières :
Il en est temps encor !



Juillet 1870.

VI

L'INSULTE

A quoi bon tous ces cris? Pourquoi ce long tumulte?
Faut-il tant de vengeurs pour une telle insulte?
Et quand ce roi, parlant comme un républicain,
Eût dit tout simplement : Mon frère est un coquin!
Serait-ce une raison pour que la France entière
S'armât de pied en cap et couvrît la frontière?
Et qu'on bouleversât, sans l'avoir consulté,
Un peuple indifférent qui n'est pas insulté?



Juillet 1870.

VII

UN CONVOI

Isolé dans la foule aux abords de la ville,
Je regardais rouler, formidable et docile,
Pareille à quelque monstre arraché de l'enfer,
Une locomotive en ses sillons de fer.
Elle arrivait, pesante, intrépide, enflammée,
Vomissant dans les airs des torrents de fumée
Aussitôt dispersés sous le ciel calme et bleu.
J'écoutais les bruits sourds de sa poitrine en feu,
Qui, répandant au loin comme une odeur de poudre,
Semblait cracher l'éclair et respirer la foudre.

Je l'entendais rugir; la vapeur en sifflant
Jaillissait; la sueur ruisselait à son flanc;
Le soleil embrasait sa cuirasse difforme;
Ses naseaux flamboyaient. Comme un reptile énorme,
Le train en la suivant ondulait sur ses pas,
Et dans ses longs anneaux, roulés avec fracas,
On voyait sans pâlir s'agiter par centaines
Des masques grimaçants, des figures humaines!
— Quel rêve! — Sur les reins du féerique animal
Se dressait, immobile, un génie infernal....
Un homme noir, souillé de cendre et de poussière,
Régnait comme un démon sur la machine entière!

Et je dis, admirant cet ouvrier bronzé :
Honneur à l'homme! Il a tout compris, tout osé.
Il a tout enchaîné : l'onde, le fer, la flamme;
La matière s'anime au souffle de son âme!
Tout cède à ses efforts, il domine en tout lieu!
L'univers est à lui! L'homme est roi, l'homme est dieu!

Et le train s'arrêta. Bientôt je vis la foule
Déserter lentement cette cité qui roule.

Quand se fut éloigné le dernier voyageur,
Devant les rails luisants je demeurai songeur.
Je calculais encor la puissance infinie
Que l'homme a su trouver dans son vaste génie....
Longtemps je restai là, grave et silencieux.

Un bêlement plaintif me fit lever les yeux.

Dans un wagon étroit, lesté de chair vivante,
Des troupeaux se pressaient, foudroyés d'épouvante.
Les agneaux accroupis, serrés, comme à genoux ;
Les bœufs laissant errer leur regard triste et doux. —
Parfois ils se dressaient, meurtris, brisés, stupides,
Altérés, et rêvant peut-être aux eaux limpides
Qui jaillissaient là-bas, aux flancs du vieux rocher.
Tous s'en allaient mourir sous le fer du boucher,
Et fixaient au hasard leurs prunelles sanglantes
Sans chercher à s'enfuir de leurs prisons roulantes.
Quelques-uns, cependant, semblaient puissants et forts....
Force vaine ! à cette heure ils étaient déjà morts ;
A peine s'ils pouvaient porter leur lourdes têtes.
— Et j'eus un mot banal : Ils souffrent ! Pauvres bêtes !

Sans doute la chaleur, ce bruit continuel,
Endorment leurs tourments. Mais l'homme est bien cruel!

Un sifflement aigu vint m'assourdir encore,
Et j'entendis s'accroître un grondement sonore.
Un convoi s'approchait, d'abord impétueux,
Puis moins rapide, enfin lent et majestueux.
Il s'arrêta. Je vis qu'il était plein de monde :
Des soldats, plus pressés que le bétail immonde
Qui m'avait fait pitié, tant il semblait souffrir,
Emplissaient les wagons, que l'on venait d'ouvrir.
Le soleil de midi transformait en fournaise
Ce train, où mille voix hurlaient la *Marseillaise*.
Ils étouffaient. Et moi j'étais navré de voir
Tous ces troupeaux humains conduits à l'abattoir,
Ces enfants qu'un tyran chasse à la boucherie,
Quand nul autre que lui n'insulte la patrie,
Et qui vont, sans motif, mourir on ne sait où....
Ah! cette fois, j'eus honte et je dis: L'homme est fou!



Août 1870.

VIII

LA FERME

Au bord du clair ruisseau, dont la voix calme et douce
Soupire et berce l'âme ainsi qu'un chant d'amour,
La ferme hospitalière, au toit couvert de mousse,
Se repose à l'abri des feux brûlants du jour.

Un saule jeune encore, un noyer séculaire,
Au-dessus de son toit prolongent leurs rameaux,
Et jetant à ses pieds leur ombre tutélaire,
Mêlent un bruit de feuille au murmure des eaux.

Comme un nid dans les bois, paisible elle se cache ;
On ne la verrait point, si parfois à nos yeux
La fumée en flottant, vague et léger panache,
Ne laissait le foyer pour s'envoler aux cieux ;

On l'aperçoit, alors. Le passant la regarde
Et s'arrête, admirant sa modeste beauté....
La ferme au seuil tranquille où dort le chien de garde
Est comme un temple ouvert à l'hospitalité.

Elle semble sourire au sein du frais ombrage
Qui s'entr'ouvre et soudain fait place au gai soleil.
Sur les arbres voisins les oiseaux du rivage
Chantent le crépuscule ou fêtent le réveil.

Puis des rayons pourprés, égarés sous les saules,
Percent d'un trait de feu leur feuillage argenté,
Et de loin, près du père aux robustes épaules,
On voit les beaux enfants courir en liberté.

Qu'ils sont gais, les enfants! Combien de blondes têtes!
Chez les pauvres fermiers les enfants sont nombreux;
Ils sont heureux, aussi; tous les jours sont des fêtes
Pour l'enfant qui grandit sous les bosquets ombreux....

Et ce bourdonnement dans la ruche féconde!
Et tout ce bruit joyeux dans l'immense bercail!
— Ah! combien je préfère au tumulte du monde
Ce bruit qui réjouit, ces rumeurs du travail!

— Alors qu'un froid silence enveloppe la rue,
Que la ville sans voix cède enfin au sommeil,
Le fermier matinal, debout à sa charrue,
Se chauffe aux premiers feux versés par le soleil;

Il travaille joyeux, brave la solitude,
Encourage les bœufs, redresse les sillons.
— Egayant par leurs cris la verte solitude,
Les enfants dans les prés suivent les papillons.

Le jour s'écoule ainsi; puis se lève une étoile;
La nuit laisse tomber son nuage sur nous. —
Il éponge son front, prend sa veste de toile,
Et revient en chantant un air sonore et doux.

A la ferme un grand feu rougit la cheminée;
Et, quand la ménagère, à l'heure du repas,
Va voir s'il a fini sa pénible journée,
Elle entend sa chanson et reconnaît son pas.

Après, c'est le repos, l'Angelus, la prière;
A genoux sur le sol, l'enfant, laissant le jeu,
La dit à haute voix. — Et la famille entière
Implore au fond du cœur les grâces du bon Dieu.

Heureux toit! Qu'il est doux d'habiter cet asile,
A l'ombre de ces murs, sous ce vaste noyer!
Et combien l'on pourrait vivre heureux et tranquille
Rien qu'avec une place auprès de ce foyer!

C'est là qu'est le bonheur ! Quand tout frémit et gronde,
Quand les palais en feu s'écroulent avec bruit,
Là, monotone et doux comme le cours de l'onde,
De son pas de vieillard le temps s'écoule et fuit.

La paix, sommeil du cœur, est dans l'air qu'on respire ;
L'orage en approchant modère sa fureur ;
Les haches de l'émeute, en sapant un empire,
N'ont jamais ébranlé le toit du laboureur....

Que font à son espoir les tyrans et la guerre ?
Les rêves de grandeur ne l'ont jamais troublé ;
Il ne demande rien, et ne veut sur la terre
Que le rayon béni.... qui fait pousser le blé.

Qu'on détrône les rois ! — Sa main paisible et ferme
Gouvernera toujours les dociles troupeaux.
— Je n'ai jamais passé sur le seuil de la ferme
Sans envier tout bas son calme et son repos.

Août 1870.

IX

LA RUINE

Un pan de mur croulant, noirci par la fumée;
La trace d'un foyer brûlant;
Un amas tiède encor de paille consumée,
Que la brise écarte en soufflant;

Quelques tisons épars, restes de l'incendie ;
D'informes débris entassés,
Et sur la terre noire, à peine refroidie,
Des fragments d'outils dispersés;

Des charbons répandus sur des monceaux de cendre,
Un soc labouré par le feu,
Une chaude vapeur qui là-haut va s'étendre
Et forme au ciel un brouillard bleu;

Une ruine sombre au fond d'un site agreste,
Un nuage au calme horizon : —
Voilà ce qu'ils ont fait, voilà tout ce qui reste
De l'heureuse et pauvre maison !

La foule a piétiné l'herbe de la prairie
Où les agneaux paissaient, les soirs;
L'enclos est ravagé ; le clair ruisseau charrie,
Avec les fleurs, des tisons noirs;

Le zéphyr fait grincer la feuille sur la branche,
Et le saule, au tronc calciné,
Comme un arbre fantôme en frissonnant se penche
Sur le noyer déraciné.

Hélas ! c'est la ruine en sa nudité sombre ;
Rien ne croît plus sur ce tombeau !
Le lierre n'a pas même autour de la décombre
Etendu son triste manteau !

C'est le reste du feu ! c'est ce vide qui navre,
Où le néant va régner seul !
C'est la mort triomphante, étreignant le cadavre
Sans lui donner même un linceul !

— O Dieu ! qui peut sonder tes lois impénétrables ?
Qui peut lire dans tes secrets ?
Qui pourrait se soustraire aux coups inexorables
Qui suivent tes fatals décrets ?

Pourquoi l'orage affreux sur la ferme tranquille
Vient-il déchaîner sa fureur ?
Pourquoi le feu du ciel a-t-il détruit l'asile
Où s'abritait le laboureur ?

Problème monstrueux, que nul ne peut résoudre :
Le coupable est riche et puissant,
Rien ne doit le punir. Et tu lances ta foudre
Sur la maison de l'innocent !

— Ainsi murmure l'homme, ainsi l'esprit s'égare,
Ainsi l'âme s'épuise en vain ;
Pourtant l'homme lui-même est souvent plus barbare
Que la flamme, instrument divin.....

Qu'il incline le front sous les lois éternelles !
Il n'est rien pour l'éternité,
Cependant il détruit de ses mains criminelles
Ce que la foudre a respecté !

Ah ! le feu dévorant qui consuma Sodome
Est moins aveugle et moins cruel !
— Ce qui brûla ce toit, c'est la fureur de l'homme
Et ce n'est pas le feu du ciel !

Un jour, sur ces murs noirs, plus muets que des tombes,
Ont passé de sanglants éclairs;
Le combat commençait.... Les boulets et les bombes
Grondaient en sillonnant les airs....

On a vu tout-à-coup, sur la pauvre chaumière,
Tomber un ouragan de feu;
Et bientôt les reflets d'une fauve lumière
S'étendaient loin dans le ciel bleu!

Voyez; ce pan de mur conserve encor l'empreinte
De la flamme qui l'étouffait.
Pendant qu'il se tordait sous la brûlante étreinte,
Un roi glorieux triomphait....

Il louait le Seigneur! Et la fière Allemagne,
En raillant le droit méprisé,
Disait : Remercions le Dieu de Charlemagne
D'être un peuple civilisé!

*

Et les hordes passaient comme une onde écumante,
Plus furieuses que jamais,
Laissant de tous côtés la ruine fumante
Où régnaient la vie et la paix.

Près des cendres qu'un souffle en tourbillons emporte,
Tout est silence et désespoir ;
Les enfants qui jouaient s'en vont de porte en porte
Mendier un peu de pain noir....

— Adieu la belle ferme où tout semblait prospère ! —
Leur mère dirige leurs pas ;
Ne leur demandez point où les attend leur père,
Car ils ne vous répondraient pas !

Leur père ! Il dort, là-bas ! Et sous la terre nue
Rien ne viendra le réveiller !
Pas même, l'an prochain, le bruit de la charrue
Qui dans le sol ira fouiller.

Pas même les grands bœufs, dont il guidait naguère
Le docile et puissant effort.
— On ne voit dans les champs, dévastés par la guerre,
Que les ruines et la mort !



Septembre 1870.

X

AUX PAYSANS

Ils ont des yeux, et ne voient point;
ils ont des oreilles, et n'entendent point.
(Psaume 113.)

Debout, peuples trompés! — La sanglante hécatombe
Rougit la nuit épaisse où l'on vous a plongés.
Ouvrez enfin les yeux. Debout! Le voile tombe,
La vérité va luire. Ecoutez et jugez :

L'homme à qui vous avez remis nos destinées,
L'homme qui vous a pris, dans un instant d'effroi,
Nos droits, nos libertés dès longtemps enchaînées,
Et le sceptre, arraché des mains d'un autre roi;

L'homme en qui l'habitant de l'obscure chaumière
Voyait un bienfaiteur, un messie, un sauveur,
Le neveu du héros dont la patrie est fière,
Parce qu'il prit son sang et lui laissa l'honneur;

L'homme qui tous les ans, dans un pompeux langage,
Vous parlait de bonheur, de fortune et de paix,
Qui devait arrondir votre pauvre héritage,
Qui promettait toujours et ne tenait jamais;

L'homme à qui vous donniez, presque avec allégresse,
Pour la gloire au dehors et la paix au dedans,
Vos enfants, vos soutiens, vos bâtons de vieillesse,
Et votre or, qui vous est plus cher que vos enfants;

L'heureux aventurier qui, malgré tant d'outrages
Faits à la conscience, au droit, à la pudeur,
A su vous extorquer huit millions de suffrages,
A pris une couronne et s'est dit « empereur; »

Le triste usurpateur qui, bâillonnant la France,
Par des degrés boueux sur un trône est monté,
Et vous a dit, narguant votre folle ignorance :
« Regardez, je vous rends l'ordre et la liberté ! »

L'imposteur effronté qui maintint sur vos têtes
Durant de si longs jours un joug avilissant,
Qui payait la débauche et qui donnait des fêtes
Quand vos fils au Mexique allaient verser leur sang ;

Le despote impudent qui dans vingt ans de règne
N'a fait que notre honte et notre déshonneur,
Et qui répète encore à la France qui saigne :
« France, reviens à moi, car j'ai fait ton bonheur ! »

L'ignoble criminel adulé sans relâche,
Encensé comme un dieu par de vils compagnons, —
Ce bandit, en un mot, s'est rendu comme un lâche
En rendant une armée et quatre cents canons !

Redites, maintenant, ses phrases mensongères !
Votre idole est tranquille, et vous, désespérés ;
C'est le sang généreux répandu par vos frères
Qui féconde aujourd'hui vos sillons altérés !

Mais vous ne saviez pas.... Et tenez, à cette heure,
Tout est confus encore en votre épais cerveau ;
Pendant qu'il se repose et que la France pleure,
Vous nous creusez peut-être un abîme nouveau.

Et puis, vous n'écoutez que les voix qui vous trompent.
Savez-vous seulement si l'on nous a vaincus ?
Les hommes qu'il vous faut sont ceux qui vous corrompent
Et qui viennent à vous les mains pleines d'écus.

Ah ! si vous regardiez ! si vos cœurs moins avides
Comprenaient les devoirs, les droits du citoyen !...
Mais on vous a laissés ignorants et stupides,
A quoi bon vous parler ? Vous ne comprenez rien !

Septembre 1870.

XI

LE COUTEAU

Un jour l'enfant pleurait; un passant l'entendit.
Il calma sa douleur, la trouva juste, et dit :
« Donnez-lui ce jouet que chacun lui refuse;
Qu'on apporte un couteau pour que l'enfant s'amuse! »
L'enfant sécha les pleurs qui lui mouillaient les yeux,
Puis avec son couteau s'escrima de son mieux. —
Voilà, s'écriait-on, les préjugés qui meurent!
Les couteaux étaient faits pour les enfants qui pleurent;

Qu'ils prennent des couteaux ! N'en ont-ils pas le droit ?
— Or l'enfant, quoique bon, paraissait maladroit....
Soudain, pâle, saisi d'une douleur amère,
Il eut peur. — L'imprudent avait frappé sa mère !



XII.

IL EST UN DIEU

Ne parlez pas du deux décembre !
(Jules Favre.)

Il est un Dieu ! — Tout crime appelle un autre crime,
Le sang est né du sang, l'affront sort de l'affront ;
La fange qu'un bourreau jette sur sa victime
Doit rejaillir jusqu'à son front.

C'est la loi ; Dieu l'a faite, elle est juste, implacable.
A ce joug éternel qui pourrait échapper ?
Lorsqu'elle tarde encore à punir le coupable,
Elle attend pour mieux le frapper !

Ceux qu'elle a désignés peuvent dans leur puissance
Proclamer qu'ils sont rois, décréter qu'ils sont dieux;
La voix inexorable, au jour marqué d'avance,
Interrompt leur règne odieux !

Tu ne le croyais point, toi que la France nomme
L'assassin et le traître ! — On doit s'habituer
A se croire innocent, parce qu'au lieu d'un homme
On a des peuples à tuer;

Certes, le châtiment doit te sembler étrange
Après vingt ans passés. N'es-tu point stupéfait
De voir qu'en nous brisant la main de Dieu nous venge
Et nous lave de ton forfait?

Tu l'avais oublié ! Peut-être, au fond de l'âme,
Tu te disais : « Le temps absout le criminel. » —
Le temps est tout pour l'homme épris d'un rêve infâme,
Mais il n'est rien pour l'Eternel !

Tu riais, n'est-ce pas, en voyant ton escorte
D'adulateurs impurs, de menteurs éhontés;
Tu riais, tu pensais : » La justice est bien morte,
» Tous les juges sont achetés.... »

La justice veillait! Terrible, inattendue,
Elle éclaira ta nuit comme un glaive de feu.....
Tu tremblas, cette fois, et ta voix éperdue
Rugit sans doute : « Il est un Dieu! »

II

Ah ! dans nos rangs souillés quel cri de délivrance
Si tu succombais seul sous la fatale loi !
Mais, rivée à ton sort, la malheureuse France
Te méprise et croule avec toi.

Car c'est toujours ainsi que le courroux céleste
Arrive sur la terre. Il faut que l'innocent
Flétri par le coupable en un contact funeste,
Verse avec lui sa part de sang !

Dieu se sert des maudits, alors qu'il veut maudire.
Equitable est la main, aveugle est l'instrument :
Un même jour le Christ subissait le martyre
Et deux larrons le châtiment.

Le coupable, c'est toi ; l'instrument, c'est la horde
Que la vengeance affole et que la haine accroît....
A quoi bon crier halte au fleuve qui déborde ?
La horde a dépassé son droit....

Or, la justice est là, pour l'un comme pour l'autre.
Le ciel a vu briller nos villages en feu,
Dans le sang répandu le barbare se vautre ;
Qu'il se souvienne : Il est un Dieu !



Septembre 1870.

XIII

PARIS

I

Quelle fièvre terrible enflamme ainsi la foule ?
On la voit, long torrent, qui serpente, qui roule,
Et parcourt chaque rue à flots précipités.
De ses groupes épais, en tous sens agités
Comme l'onde en fureur que l'ouragan soulève,
Une rumeur confuse à tout moment s'élève.

— Parfois dans ce chaos scintille un pâle éclair,
Un tonnerre lointain semble éclater dans l'air.
Qu'est-ce donc ?
Cet éclair est le reflet d'une arme ;
Ce tonnerre effrayant, c'est le canon d'alarme....

Peuples, entendez-vous ces grondements, ces cris ?
L'Allemand va camper sous les murs de Paris.
Et pendant que Paris, si confiant naguère,
Se ceint d'une cuirasse et hurle un chant de guerre,
A la France debout, prête à le secourir,
L'étranger dit encor : France, tu vas mourir !

— Mourir ! — O conquérants, race au crime asservie,
Vous ne savez donc pas de quel souffle de vie
S'est animé soudain tout ce peuple irrité,
En retrouvant l'honneur avec sa liberté ?
Vils troupeaux qu'un despote entraîne sur sa voie,
Précédez sans remords l'homme qui vous envoie !
Vous apprendrez plus tard combien l'on devient fort
Quand on fuit l'esclavage en courant à la mort !

II

« Non, non! dit le barbare au pays qui se lève;
Tu ne dois point revivre; il est brisé, ton glaive!
Le feu sacré n'est plus. Ville impure, à genoux!
Tes fils, longtemps courbés sous le joug des infâmes,
Tremblent devant les rois comme tremblent les femmes.
Ils sont plus esclaves que nous!

Leurs aïeux étaient grands, leurs pères étaient braves.
Ils sont dégénérés. A leur tour d'être esclaves!
A ramper leurs tyrans les ont habitués.
Ne viens plus invoquer, pour cacher ta faiblesse,
D'antiques sentiments de gloire et de noblesse :
Bonaparte les a tués!

Que t'importe, à présent, s'il faut changer de maître?
Ce n'est pas en un jour qu'un peuple peut renaître!
Au lieu d'un empereur, viens encenser un roi....
Ne lui résiste point, le Teuton vaut le Corse!
N'est-ce que d'aujourd'hui que l'on cède à la force?
La force est là.... Malheur à toi!

Nous ne demandons pas que tu gardes nos princes :
Lorsque nous aurons pris tes plus belles provinces,
Nous te laisserons vivre.... et libre, s'il le faut!
Et même, tes plaisirs n'étant pas nos obstacles,
Tu pourras revenir à tes anciens spectacles :
Courses, bals, ou bien échafaud!

Va, retourne au concert, revois la pièce en vogue;
Applaudis aux discours d'un obscur démagogue;
Reprends les chants grivois, les faciles amours.
Voilà ton élément, car tu n'es plus de taille
A sortir de tes murs pour nous livrer bataille
Comme tes preux des anciens jours!

III

Hélas ! courbe le front, superbe capitale !
Oui, tu glissas longtemps sur la pente fatale
Qui mène par degrés les peuples au tombeau;
Et, dans une atmosphère où toute gloire expire,
Tu bus le poison lent que te versait l'empire,
Oubliant ton passé, si terrible et si beau !

Tu subis ses fureurs, tu partageas sa honte !
Toi, le noble Paris, que nul maître ne dompte,
Tu te laissas flétrir par la contagion ;
Il sut avec des fleurs parer ta servitude,
Il te garda soumis, vaincu par l'habitude,
Comme un sot bateleur apprivoise un lion !

Tu fis bien quelquefois entendre des murmures....
Qu'importe ? — Un tel pouvoir ne craint pas les injures.
Il se riait de toi comme on rit d'un enfant,
Qui hait, en son instinct, les hommes, non les choses,
Qui peut sentir l'affront, mais ne voit pas les causes,
Qui pleure, gronde, attaque et jamais ne défend.

Ce qu'il fallait défendre, et défendre sans cesse,
Ce qu'il fallait vouloir sans courroux ni faiblesse,
C'étaient les justes droits, l'honneur, la vérité ;
Et pour ces biens sacrés que le monde révère,
Il fallait se lever comme un juge sévère,
Non comme un écolier par l'ivresse emporté !

Pendant que sous tes yeux la liberté bannie
S'éloignait sans espoir devant la tyrannie,
Pendant qu'on outrageait la gloire et la vertu,
Pendant que de l'honneur quelques valets indignes
Sur leur poitrine lâche étalaient les insignes,
Pendant qu'on t'insultait, Paris, que faisais-tu ?

Absorbé tout entier, distrait par quelque fête,
Tu ne songeais pas même à détourner la tête !
Et des tableaux honteux, paisible spectateur,
Tu semblais te complaire à voir l'image obscène
Que montraient sans pudeur, et jusque sur la scène,
Les amis complaisants d'un pouvoir corrupteur !

Affamé des plaisirs qui dégradent les âmes,
Tu riais aux genoux de ces ignobles femmes
Qui reçoivent de l'or pour prix de leur amour ;
Ne pensant qu'à remplir, puis à vider ta bourse,
Tu risquais des trésors pour un cheval de course,
Qu'un favori nouveau détrônait à son tour....

De victime, en un mot, tu devenais complice !
Amateur de scandale, imitateur du vice,
On pouvait t'en offrir la solidarité.
Aussi, quand, indigné, hurlant comme une meute,
Ta colère au dehors faisait gronder l'émeute,
On narguait sans effroi tes cris de liberté !

Car toute volonté se rouille dans l'orgie,
Le désordre des mœurs brise toute énergie,
Les chants de mauvais lieux assourdissent la voix !
Silence ! — Penses-tu qu'un despote recule
Quand il entend l'écho d'un refrain ridicule
Au lieu des chants sacrés des héros d'autrefois?

Crois-tu que son forfait lui semble une imprudence,
Quand il voit s'agiter un peuple en décadence,
Quand les arts, la vertu, tout croule autour de lui?
Quand, renversant le goût, la mode fait merveille,
Et quand sur les débris des gloires de la veille
On dresse les tréteaux des hontes d'aujourd'hui ?

Hé quoi ! N'avais-tu point, pour de plus nobles fêtes,
D'illustres citoyens, des penseurs, des poètes ?
Qu'étaient donc devenus les maîtres de l'esprit?
Hélas.... Loin de ce bruit, loin de ces saturnales,
Lamartine essuyait quelques plaintes banales,
Tandis qu'on oubliait Victor Hugo proscrit.

Chassant du souvenir la présence importune,
Tu n'osais plus songer à leur calme infortune.
Tu n'avais plus alors qu'à rougir devant eux !...
— Apôtres du devoir, de l'honneur, de la muse,
Pourquoi troubler Paris lorsque Paris s'amuse
Et s'attache aux tyrans par des liens honteux ?

IV

Mais tout n'est point perdu ! — L'envahisseur se trompe
En croyant ce lien trop fort pour qu'on le rompe !
        La foule déjà l'a brisé....
Un jour le despotisme, issu de tant d'intrigues,
Devant le fleuve altier debout contre ses digues,
        A fui de peur d'être écrasé.

Paris s'est souvenu qu'il conduisait la France.
Déchirant son manteau de molle indifférence,
        Jetant ses brillants oripeaux,
On l'a vu s'imposer une tâche sacrée
Et faire palpiter d'une main assurée
        Les plis des glorieux drapeaux.

Il a dit : « Je suis prêt à tous les sacrifices ;
» Venez, ô conquérants, brûler mes édifices,
» J'attendrai l'heure du succès.
» Je m'affranchirai seul, si nul ne me délivre !
» J'expierai mon sommeil et je ferai revivre
» Le vieil honneur du nom français ! »

Nous devons admirer ce stoïque langage.
D'un meilleur avenir cette ardeur est le gage.
Ces projets sont nobles et beaux ;
On aime la cité qui grandit ses pensées
Jusqu'à voir sans regret les splendeurs effacées
De palais changés en tombeaux....

Ce calme dévouement s'affaiblira, peut-être.
Les germes étouffés chercheront à renaître ;
Point de faiblesse à leur retour !
Nos belles libertés, trop longtemps profanées,
S'égareront parfois. — L'œuvre de vingt années
Ne se détruit pas en un jour !

Eh bien ! un peuple libre, au sortir de sa chute,
Se relève plus fort ! Mieux vaut encor la lutte
Qu'un repos où l'âme s'endort.
La lutte laisse aux cœurs une énergique empreinte,
Elle mène au salut lorsqu'elle est juste et sainte,
Le repos conduit à la mort !

On chérit les vertus péniblement acquises ;
On est heureux et fier de les avoir conquises
Au milieu de tant de dangers ;
Leur éclat est plus pur, leur trace est plus profonde,
Quand le péril menace et que dans les airs gronde
Le canon des rois étrangers !

Paris dès maintenant peut mépriser l'offense,
Et quels que soient les fruits d'une sainte défense,
Il peut mesurer sa hauteur :
Le Paris qui se lève, un soufflet sur la joue,
Est plus beau qu'agitant comme un enfant qui joue
Les hochets de l'usurpateur !



Octobre 1870.

XIV

UNE EXÉCUTION

Quel crime a donc commis cet homme qu'on entraîne ?
— Accablé de fatigue, il s'avance avec peine,
Et quelques lourds soldats, à l'air dur et brutal,
Accusent sa faiblesse et son pas inégal.
Le supplice l'attend ; sa lenteur les irrite :
A la mort, disent-ils, on peut marcher plus vite !
Après, on se repose. — Et, pressés d'en finir,
Ils hâtent de leurs vœux le moment de punir.

Ah! malgré cette horreur qui soulève notre âme
En voyant devant nous l'auteur d'un crime infâme,
Malgré cet instinct vague, étrange, impérieux,
Qui fait qu'à son aspect nous détournons les yeux,
Une autre émotion, que la pitié fait naître,
Dominant le dégoût, s'élève et nous pénètre.
De sentiments divers agités à la fois,
Nous détestons le crime et maudissons les lois.
— C'est que tous ont leur part dans l'humaine justice !
C'est qu'en apercevant les apprêts du supplice,
Nous sentons vaciller notre esprit incertain,
Et nous nous demandons, pleins d'un effroi soudain,
Si Dieu, lorsque sa voix ne vient pas les instruire,
Abandonne aux mortels le pouvoir de détruire;
Et si l'homme, faillible et si souvent trompé,
Doit être sans pitié, quand Dieu n'a point frappé....

Mais cet infortuné qui passe sur la route
Est un grand criminel, un meurtrier, sans doute?
— Non, car il va mourir de la mort des héros.
Ce n'est qu'une victime; et voilà ses bourreaux!
Voyez, sur ce coteau, la clarté qui s'allume;
Voyez ces longs éclairs, ce village qui fume

Et d'un nuage pourpre embrase l'horizon. —
C'est là qu'est son foyer, c'est là qu'est sa maison;
Ce toit qui flambe encor, c'est le sien; sa famille
A vécu sous ce chaume où la flamme pétille;
A l'abri de ce mur par le feu tout noirci,
Son vieux père était né, ses blonds enfants aussi.
— Hier, il ramenait la moisson dans la grange,
Lorsque l'air s'est rempli d'une clameur étrange;
On a dit : Les voici! — De sanglants bataillons
Sont venus piétiner la paille des sillons.
Ils ont pillé, souillé, dévoré dans une heure
Tout le pain qui restait dans sa pauvre demeure.
Ils ont ri, les bandits! Ils raillaient, triomphants,
La terreur de l'épouse et les cris des enfants;
Et donnant à l'aïeul un soufflet sur la joue,
Un soldat, ricanant, les a couchés en joue....

Le père vint, alors. Et, perdant la raison,
Dans l'âtre qui fumait, il saisit un tison....
Hélas! c'était celui qu'un hôte incendiaire
Devait brandir plus tard pour brûler la chaumière!

Il lutta quelque temps, car cet homme était fort ;
Et puis il s'arrêta, pour marcher à la mort.

On l'entraîne, il les suit. La flamme monte et brille.
Le chef a dit tout haut : Soldats, qu'on le fusille ! —
Par sa main ferme encore un trou noir est creusé....
Enfin, le malheureux s'agenouille, épuisé....

. . . .

Il est là, maintenant, paisible et solitaire.
Il dort d'un lourd sommeil sous le poids de la terre !
Et sa femme et ses fils, que son bras défendit,
L'ont vu traîner de loin comme on traîne un bandit !
Et ses bourreaux cruels, se croyant pleins de gloire,
Iront, le lendemain, de quelque autre victoire
Entendre sans rougir un dévot empereur
Exalter leur courage et vanter leur valeur !

Oh ! ce qui me révolte en cette chose infâme,
Ce qui verse à grands flots la haine dans mon âme,

Ce qui me fait frémir, ce n'est peut-être pas
De voir les innocents qu'ils mènent au trépas....
Bien d'autres criminels ont de leurs mains sanglantes
Immolé sans pitié des victimes tremblantes,
Bien d'autres malfaiteurs dans leurs lâches exploits
Ont foulé sous leurs pieds la justice et les lois;
Mais du moins le voleur, au loin prenant sa course,
N'invoquait pas ces lois en m'arrachant ma bourse!
Nul tribunal, jugeant sans m'avoir entendu,
Ne m'aurait condamné pour m'être défendu!
Nul stupide badaud, à l'air banal et grave,
En voyant mon larron n'aurait dit : C'est un brave!
A l'honnête assassin, tuant au coin d'un bois,
Aucun gouvernement n'aurait donné la croix!

Non, ce qui me remplit de colère et de haine,
C'est ce renversement de la morale humaine
Par lequel un tyran de pourpre revêtu
Récompense le crime et punit la vertu!

Pourtant, ils en sont là, ces Allemands, ces aigles!
Eux qui de nos devoirs veulent tracer les règles.

Ils en sont là ! Leur roi, familier du saint lieu,
Au fond de tout ceci verra la main de Dieu !
— Mais là-bas, en priant, l'enfant, qui seul espère,
Au même Dieu dira : Quand reviendra mon père ? —
Et Dieu, qui n'est point sourd aux pleurs de l'orphelin,
Dieu, qu'on ne trompe pas, maudira l'assassin !



Octobre 1870.

XV

AUX PRINCES ALLEMANDS

Ah! vous croyez, tyrans trompés par la victoire,
Aller jouir en paix du fruit de vos exploits?
Vous croyez qu'éblouis par une vaine gloire
Les peuples vont subir vos orgueilleuses lois?

Vous croyez emporter de la Ville pillée
L'or qui doit réparer votre blason terni,
Et, teignant dans le sang votre pourpre souillée,
Retrouver un pouvoir dont le règne est fini?

Détrompez-vous! Le temps vous creuse un précipice.
Au jour fixé par Dieu, les crimes sont jugés.
Nous entendrons sonner l'heure de la justice,
Et nous pourrons mourir, car nous serons vengés!

— Lors même que la France à jamais désarmée
Trahirait en cédant les élans de son cœur,
Quand même nous verrions notre dernière armée
S'acheminer, captive, au-devant du vainqueur;

Lors même que Paris, la noble capitale,
Viendrait à se livrer pour un morceau de pain,
Préférant au milieu de la horde brutale
L'affront de sa présence aux horreurs de la faim;

Lors même que l'aspect de nos moissons brûlées,
De nos champs dévastés, de nos sillons sanglants,
De nos femmes, fuyant nos maisons désolées,
Nous laisserait toujours timides et tremblants;

Lors même que l'honneur s'éteindrait dans nos âmes,
Que rien de nos esprits n'activerait l'essor,
Quand tous nous oublierions vos rapines infâmes, —
Ailleurs la liberté nous vengerait encor!

Car les temps ont marché! L'humanité secoue
Le joug que sur sa tête ont fait peser les rois;
Les trônes aujourd'hui s'écroulent dans la boue,
Les peuples oubliés redemandent leurs droits!

Et si l'effort violent d'un tyran plein d'audace
Domine pour un jour et résiste au torrent,
S'il refoule un instant le flot qui le menace,
Le flot, qui reparaît, le renverse en courant!

Tremblez, ô rois bandits! votre grandeur factice
N'anéantira point les peuples outragés.
Nous entendrons sonner l'heure de la justice,
Et nous pourrons mourir; on nous aura vengés!

*



Décembre 1870.

XVI

LES CORBEAUX (1).

Et leurs corps serviront de pâture
aux oiseaux du ciel.

Voyez-vous les corbeaux qui s'avancent par bandes
En nous jetant de loin de sinistres adieux?
Aux cris tumultueux des hordes allemandes,
Ils ont repris leur vol, ils ont fendu les cieux!

(1) Ode présentée au concours de poésie de l'Académie française en 1871.

Elle a été jugée digne d'une mention honorable, à laquelle une médaille de cinq cents francs a été accordée par exception, le prix n'ayant pas été décerné.

Les voyez-vous passer sous la voûte azurée ?
Ils sont pressés de fuir; ils vont à la curée!
Ils sillonnent les airs, l'un l'autre s'appelant.
Déjà leur file noire est prête à disparaître,
Déjà leur œil perçant vient d'entrevoir, peut-être,
Les débris mutilés d'un cadavre sanglant.

Ils passent, en lançant leur plainte monotone,
Au-dessus des ravins, des plaines, des coteaux,
Franchissant les grands bois dépouillés par l'automne
Et les vallons déserts, envahis par les eaux. —
Avant qu'au firmament couvert d'un voile d'ombre
L'étoile qui se lève ait brillé d'un feu sombre,
Que la lune rougeâtre ait argenté son front, —
Ils verront des flots noirs et des figures pâles,
Ils entendront monter des soupirs et des râles;
Leur vol s'arrêtera : c'est là qu'ils descendront.

Qui leur a dit : « Là-bas, sur la rive lointaine,
La guerre a de nouveau rallumé sa fureur ?

Là-bas, sacrifiés à la folie humaine,
Vingt mille hommes sont morts pour le vieil empereur?
— Je ne sais. Les corbeaux, à leur instinct fidèles,
S'envolent à la mort comme les hirondelles
S'envolent au printemps quand renaît la chaleur.
Sur les champs de combat, dont l'aspect seul nous navre,
On les voit voltiger de cadavre en cadavre
Comme les papillons volent de fleur en fleur!

Ils savent que pour eux la pâture s'apprête,
Que le sang répandu s'écoule à gros bouillons;
Le festin les appelle, et rien ne les arrête,
Et la faim les poursuit de ses mille aiguillons!
Peut-être entendent-ils résonner dans la rue
Le canon meurtrier dont le bruit continue.
— Tout combat, maintenant, dure jusques au soir. —
Peut-être entendent-ils les plaintes, les blasphèmes
Des mourants, qui n'ont pas à leurs moments suprêmes
Un prêtre qui pardonne et leur parle d'espoir!

Peut-être leur œil fauve a-t-il vu l'étincelle
Qui des toits enflammés s'élance dans les airs....
Du glaive qui scintille et qui de sang ruisselle,
Peut-être ont-ils de loin vu briller les éclairs.
Peut-être, abandonnant la terre ensanglantée,
Une tiède vapeur vers le ciel est montée
Pour invoquer sans doute un Dieu juste et vengeur.....
Des corbeaux égarés l'ont surprise au passage.
Peut-être ont-ils connu les signes du carnage
Dans ce brouillard empreint d'une vague rougeur.....

Alors, ils sont venus d'un vol sûr et rapide
Dire à ceux d'alentour : « Partons, voici l'instant....
Une épaisse moisson d'hommes au teint livide
Va recouvrir le sol, un festin nous attend. »
— Ils sont partis en foule ; et leurs ailes moirées
Ont parcouru le ciel en colonnes serrées.
Les voyez-vous, là-haut, se perdre à l'horizon ?
Quand le premier n'est plus qu'un point noir dans l'espace,
La forme de celui qui sur ma tête passe
A mes pieds flotte encore et fuit sur le gazon.

Ils vont, toujours guidés par un instinct sauvage.
Elle ne faiblit point, l'aile du noir corbeau!
Ils atteindront bientôt l'infortuné rivage
Où des corps sans linceul attendent le tombeau.
Là, s'abattant soudain, avec des cris de joie,
On les verra longtemps s'acharner sur leur proie,
Leur bec ira fouiller la poitrine des morts.....
— Qu'importe! Le bruit sourd de leurs ailes souillées
N'ira point éveiller, dans nos villes pillées,
L'aigle ni le vautour : ils dorment sans remords!

Ils ne voient point passer le cortége sinistre
Dont ils ont préparé les horribles repas.....
Les nuits de l'empereur, les nuits de son ministre
Viennent pour le sommeil et non pour le trépas;
Pendant qu'un vent plaintif glace de son haleine
Les cadavres couchés sur le sol de la plaine,
Ils trouvent en dormant leur songe accoutumé :
Les conquérants heureux qui rêvent de victoires
N'entendent pas le bruit que font les ailes noires
Du funèbre corbeau, qui s'approche affamé!

Et pourquoi viendrait-il troubler les nuits royales,
Le triste oiseau des morts par les rois engraissé? —
N'a-t-il point une place aux fêtes infernales,
N'obtient-il point sa part quand la fête a cessé? —
Quand l'aigle couronné victorieux s'avance,
Quand, ivre de carnage et fier de sa puissance,
Il outrage la mort de son regard hautain,
La foule des corbeaux, qui cherche sa pâture,
Se vautre sur les corps restés sans sépulture,
Pousse un cri d'allégresse et poursuit son festin....

Oh! Les oiseaux du ciel, qui vivent de nos crimes,
Doivent nous contempler d'un œil plein de mépris!
Ils n'ont pas de pitié, même pour les victimes
Dont ils vont s'arracher les pantelants débris!
Ils semblent ricaner! — Leur sauvage phalange,
Ce soir, en les voyant, rira d'un rire étrange,
Et, le bec encor plein d'une chair en lambeaux,
Ils iront tout joyeux se dire l'un à l'autre :
La race des humains n'égale pas la nôtre.
Quoi! Tant d'hommes tués pour nourrir des corbeaux! —

C'est pour eux qu'ont rugi les sombres mitrailleuses
En vomissant la mort par cent bouches en feu !
— Déjà dans le lointain meurent leurs voix railleuses,
Déjà leur vol pesant franchit l'horizon bleu.
Un seul, veillant sur tous, prudente sentinelle,
Ralentit en passant chaque coup de son aile
Et plane autour de moi, jetant son cri moqueur....
Tout semble une leçon pour l'âme qui médite....
Mon oreille a saisi dans cette voix maudite
Un sarcasme effrayant qui m'a glacé le cœur !



Décembre 1870.

XVII

LE CHAMP DE BATAILLE

Il fait nuit. L'air est froid comme l'air d'une tombe.
En tourbillons légers la neige vole et tombe;
L'obscurité des cieux, par la brume voilés,
Cache le vol muet de ses flocons ailés.
Souvent un clair rayon fait jaillir l'étincelle
De ce tapis glacé qui toujours s'amoncelle,
Et vacille à travers le brouillard transparent.
Puis le rayon s'éteint comme un regard mourant

Et pendant que se meurt sa clarté fugitive,
Au firmament s'éloigne une étoile craintive. —
Les étoiles, ses sœurs, hasardent à leur tour
De timides rayons qui glissent alentour....
La nuit est moins obscure, et leur pâle cortège
Jette un douteux éclat sur le sol blanc de neige.
A ces lointains reflets, chargés d'illusions,
L'âme rêve au milieu de folles visions....
— Les plis de ce manteau couvrent des formes vagues.
On dirait une mer dont les puissantes vagues,
Sous l'invincible effort d'un souffle glacial,
Ont suspendu soudain leur élan inégal.
On les voit se dresser, appeler la tempête ;
Mais la neige en tombant se fixe sur leur crête.
Immobiles, cessant leur imposant accord,
Le froid les engourdit comme aux climats du nord.

Ecartant des brouillards la vaporeuse frange,
La lune brille alors sur une scène étrange.
Cet océan d'albâtre a repris mouvement,
Ces flots silencieux s'agitent lourdement.
Maintenant je crois voir un vaste cimetière
Dont les sillons mouvants rident la plaine entière,

Où les corps entassés pêle-mêle et sans croix,
Sous un même linceul se roulent à la fois.
Déjà leurs mille voix, depuis longtemps éteintes,
Exhalent dans la nuit de lamentables plaintes.
On les entend pleurer, on les entend gémir....
— Ombres de nos aïeux, pourquoi ne pas dormir ?
Est-ce la dernière heure, est-ce un horrible rêve ?
Le linceul déchiré, par moments se soulève.
Il s'écarte, se rompt. A travers ses lambeaux
On voit les morts ramper au bord de leurs tombeaux....
C'est un débris confus... puis une tête... un membre....
Leur clameur, qui se mêle au vent froid de décembre,
Fait résonner partout de sinistres échos.
J'entends des bruits navrants de râles, de sanglots.
Attiré par ces bruits qui montent dans l'espace,
Le corbeau, réveillé, pousse un cri rauque et passe.
Les loups de la forêt, troupeau lâche et prudent,
S'avancent réunis, affamés, l'œil ardent.
—De quelque drame affreux, ces lieux sont le théâtre....
D'où vient qu'on voit grandir cette tâche noirâtre
Où le funèbre oiseau dirige son vol lourd ?
Quel est ce long soupir, ce gémissement sourd ?
Quel est ce flot hideux qui se tord dans la plaine
Et se plaint tristement comme une vague humaine ?

.... Horreur ! — Le noir corbeau s'abat en croassant
Sur un corps mutilé qui baigne dans le sang.
Le sang accusateur perce le blanc suaire
Et se montre, implacable, au rayon qui l'éclaire.
Du sang, toujours du sang, du sang de toute part!
C'est la vapeur du sang qui brunit ce brouillard....
L'étoile a vu briller la neige ensanglantée,
Et se cache, tremblante, et comme épouvantée !

O tyrans ! contemplez ce que vous avez fait !
Non, rien ne voilera ce monstrueux forfait,
En vain l'astre le fuit, en vain l'ombre l'efface,
En vain la neige morne en recouvre la trace,
Le crime à tous les yeux se dresse menaçant ;
La blanche neige fond dans ces mares de sang....
— Au voile de l'oubli jeté sur vos mémoires,
De même vous verrez un jour des tâches noires....
En vain, lorsque viendra pour vous l'instant fatal,
Vous direz, pâlissants : « Je n'ai point fait de mal. »
Vous ne tromperez point les peuples en colère !
Dieu guidera la foule ; et la voix populaire

Trouvant pour vous flétrir des accents surhumains,
O rois, vous répondra : « Le sang rougit vos mains ! »

— Ils sont là, dispersés sur le champ de bataille,
Les blessés, les corps morts broyés par la mitraille.
Leurs frères, maintenant, campent loin de ce lieu,
Et nul pour leur repos ne viendra prier Dieu.
Nul ne doit se pencher près de leurs têtes pâles,
Nul ne saura les noms échappés dans leurs râles ;
L'écho redira seul tous ces cris déchirants.
Puis le froid glacera la bouche des mourants,
Leur voix s'affaiblira sous sa cruelle étreinte,
Et la mort à son tour étouffera leur plainte....
Voyez, combien, déjà, de cadavres épars !
Leurs yeux fixent le vide et n'ont plus de regards.
Même dans le trépas leurs faces grimaçantes
Respirent la fureur et semblent menaçantes....
Celui-ci, raide et froid, le visage blêmi,
Enlace de ses bras le corps d'un ennemi.
Cet autre, tiède encore, garde en sa main crispée
Comme un étau de chair, le tronçon d'une épée.

Oh ! s'éteindre au village où l'on a vu le jour,
S'éloigner sans regret vers un meilleur séjour
Et quitter doucement cette terre où l'on souffre,
Est-ce mourir ? — L'espoir est au-delà du gouffre.
Un pasteur à l'œil bon, de nos erreurs témoin,
Nous pardonne, et du doigt montre le ciel de loin.
Jusqu'au bord de la tombe une voix nous console,
Et quand l'âme, à la fin, se détache et s'envole
En laissant le parfum de ses derniers adieux,
Des amis sont restés pour nous fermer les yeux.
Au moment de franchir les suprêmes barrières,
Nous entendons encore un concert de prières.
Un bruit vague, mêlé de soupirs et de pleurs,
Nous suit, lointain écho des terrestres douleurs.
La nuit vient. Nous voyons dans ses ombres funestes
Briller le pur éclat des lumières célestes.
Nos lèvres lentement pressent le crucifix ;
Le prêtre dit enfin : Dieu vous attend, mon fils.
La cloche nous appelle et les cierges s'allument.
Au milieu des vapeurs des encensoirs qui fument
Le monde s'obscurcit ; la mort glace nos sens.
Puis l'encens monte au ciel.... et nous suivons l'encens.

Le corps, au lendemain de sa calme agonie,
Va sommeiller en paix sous la terre bénie,
Dans l'étroit cimetière, au pied de l'humble croix
Où ceux que l'on aimait vont prier quelquefois.
Qu'un souvenir est bon, qu'une prière est douce
Aux morts ensevelis sous leur tapis de mousse !
— Lorsqu'un être chéri, rêvant de les revoir,
En silence, attiré par un touchant devoir
Vient fouler le gazon qui couvre leur dépouille
Et sur le tertre vert s'incline et s'agenouille, —
Lorsqu'une voix d'ami, qui pleure leur trépas,
Réveille leur tendresse en leur parlant tout bas,
Lorsqu'une main pieuse, au tombeau solitaire,
Vient déposer les fleurs qu'ils aimaient sur la terre, —
Ils doivent tressaillir dans l'éternel repos !
Un frisson de bonheur doit réchauffer leurs os !
Leur sommeil est moins lourd, et leur âme exilée
Doit planer autour d'eux, plus libre et consolée !

Oh ! s'en aller dormir à l'ombre des grands pins !
Rêver de s'éveiller à des accords divins !

Fuir le soir pour la nuit, et la nuit pour l'aurore,
Est-ce donc là mourir? — C'est presque vivre encore !

Mais mourir en tuant, la rage dans le cœur!
Emporter avec soi l'insulte du vainqueur !
Expirer lentement, torturé par la haine,
Dans la fange sanglante où, brisé, l'on se traîne!
Mourir sans pardonner, sans qu'une douce voix
Nous répète : au revoir, — c'est mourir mille fois!

Entendez-vous gémir les blessés qui se meurent?
Personne à leur côtés, pas d'amis qui les pleurent!
Et pourtant, du village ils partirent un jour,
En laissant les regrets, les souvenirs, l'amour....
Elles ne savent point, leurs belles fiancées,
Qu'il neige cette nuit sur leurs têtes glacées,
Que sur leurs yeux ternis se pose un voile noir!
Pour leur joyeux retour on a prié, le soir....
On espérait encor. — De vaines espérances
Aiment à se glisser dans toutes nos souffrances ;

L'espérance égayait la famille à genoux.
Et puis on a rêvé : les rêves sont si doux !
Et l'on rêve toujours.... Hélas ! Les pauvres mères
Laissent aller leurs cœurs à d'heureuses chimères ;
Elles disent peut-être, au ciel levant le front :
Dieu les protègera, nos enfants reviendront....
— Ils ne reviendront plus ! Les balles meurtrières
N'ont jamais de pitié. Sans adieux, sans prières,
Parmi les flots de sang dans les champs répandus,
Ils gisent lourdement, sous la neige étendus !
Le sol leur sert de lit, la neige de suaire.
On ne portera point leurs corps au sanctuaire.
Martyrs obscurs, héros à l'oubli destinés,
Longtemps ils resteront épars, abandonnés....
Ils n'auront pour encens que les brouillards funèbres
Qu'une haleine d'hiver chasse dans les ténèbres
Et qui bien loin des cieux s'égare tristement;
Pour cierge que l'étoile au pâle firmament,
Vague esprit dont parfois la prunelle blafarde
S'entr'ouvre avec lenteur, perce l'ombre et regarde....
Rien ne doit les pleurer, que le vent de la nuit,
Qui murmure en courant un soupir, et qui fuit.

— Peut-être encore, au lieu d'une robe de prêtre,
Leurs yeux terrifiés verront-ils apparaître
Un haillon surmonté d'un masque repoussant.
Peut-être verront-ils se courber en passant
Un de ces malfaiteurs, de ces corbeaux avides
Qui vont dévaliser les cadavres livides....
Il en est, paraît-il, de ces êtres sans nom,
Qui glanent dans les champs fauchés par le canon,
Et qui joignant l'outrage à ces lâches rapines,
Osent voler des croix jusques sur des poitrines !
On a vu ces bourreaux, affamés d'un peu d'or,
Achever des blessés qui respiraient encor....

Pour se débarrasser des morts, foule importune,
On creusera pour eux quelque fosse commune.
Entassés dans l'oubli, cette ombre du néant,
Ils s'en iront combler un trou noir et béant.
Pêle-mêle, enfouis sous un monceau de terre,
Nul ne les trouvera, pas même un cœur de mère!
Seul, un passant, troublé par de vagues effrois,
Pour tous fera le soir un court signe de croix.

Ah ! Maudissez les rois et leurs guerres infâmes !
Voilà ce qu'ils ont fait de vos fils, pauvres femmes !

. . . .

Egarez dans la nuit vos feux mystérieux,
Astres qui dirigez des regards curieux
Sur ce globe voilé par de sanglantes ombres !
Détournez vos rayons de ces spectacles sombres,
Otez-nous ces clartés, reportez-les ailleurs,
Semez vos doux reflets sur des mondes meilleurs !
Tandis que hurle ici notre triste démence,
Vous gravitez en paix dans cet espace immense,
Vous suivez, unissant votre éclat vif et pur,
Des orbites divers au sein d'un même azur.
Des soleils parcourant leur carrière infinie
Rien n'a jamais troublé la puissante harmonie,
Point d'aveugles élans, point d'efforts insensés
Pour sortir des chemins que Dieu leur a tracés !

— Vous ne vous heurtez pas dans vos courses rapides,
Vous tournez, sphères d'or, autour des cieux limpides
Sans voir que d'autres cieux devant vous sont ouverts.
Vous respectez la loi qui régit l'univers....

— Et nous, poussière humaine, ambitieux atômes,
Nous voulons agrandir d'éphémères royaumes,
Nous osons transgresser les célestes desseins! —
Nous nous réunissons pour voler nos voisins,
Alors que notre vie est trop courte, peut-être,
Pour sillonner ce monde où l'on nous a fait naître.
Nous combattons, pareils aux moucherons légers
Qui luttent dans les airs, tourbillons passagers,
Qu'un rayon fait éclore et qu'un souffle disperse, —
Essaim tumultueux qui redoute une averse!

Mais pour le moucheron, comme pour le soleil,
La justice divine est toujours en éveil.
Espérons. Le Seigneur, au fond de toute chose,
Fait luire sa lumière et reconnaît la cause;

Il sait pourquoi mugit le flot envahisseur;
Il soutient l'opprimé, désarme l'oppresseur;
Il est juste pour tous; sa majesté sereine
S'étend pour protéger notre faiblesse humaine.
La force, la puissance, orgueil des potentats,
Aggravent à ses yeux leurs lâches attentats.
Le triomphe pour lui ne lave pas les crimes :
Sévère aux meurtriers, il est doux aux victimes.

Or, c'est vous, rois germains, que le sang a souillés!
C'est pour vous, ce butin, tous ces trésors pillés!
Vous volez, vous tuez la France qui succombe.
Que le sang répandu sur vos têtes retombe!
Vous avez ri de ceux qui vous parlaient de paix....
Votre Dieu vous maudit! Et l'on sait désormais
Que pour jeter sur nous ces hordes affamées,
Il a fallu changer vos peuples en armées!

Regardez ces mourants dont les chairs en lambeaux
Serviront cette nuit de pâture aux corbeaux;

Regardez et tremblez! Des signes implacables
Brillent, au jour fixé, sur le front des coupables.
A vous la crainte, à vous les secrètes terreurs!
Vous expierez enfin ces multiples horreurs. —
Malgré vos légions, vos formidables armes,
Vous paierez tout : le sang, les angoisses, les larmes!
Tout vous sera compté, rigides Allemands,
Quand l'heure sonnera des justes châtiments!

Frappez, en attendant, au nom de l'Evangile!
Brandissez vers le ciel votre sceptre fragile,
Vous n'empêcherez point le serpent qui vous mord
De dire : Souviens-toi, car je suis le remord! —
Il faudra l'écouter, le subir. Ses morsures
N'entament pas la chair, ainsi que les blessures
Des soldats expirant sous les pieds du vainqueur....
Elles déchirent l'âme, elles rongent le cœur!
Du remords nul sommeil n'apaise la voix sourde.
Il lève des tombeaux la pierre froide et lourde,
Le cadavre s'éveille.... et le fantôme est là,
Qui lui dit, ricanant : Tu me fuis? Me voilà!

Peine affreuse ! Combien est moins terrible encore
La mort de ces soldats que la patrie honore !
Le devoir adoucit les douleurs des héros :
Le plus cruel supplice est celui des bourreaux !



XVIII

L'ANNEXION

Oh ! Détournons les yeux ! Leur œuvre est accomplie...
France, tu vas subir leur triomphe insolent !
A quoi sert tout le fiel dont ton âme est remplie ?
Un de ces déshonneurs que nul peuple n'oublie
Doit marquer pour toujours, ainsi qu'un fer brûlant,
D'un stigmate honteux ton front pâle et sanglant !

C'était peu que traîner leurs torches enflammées
Sur tes riches moissons, sur tes riants hameaux !
Tu voyais sans faiblir tes villes écrasées,
Et Paris, devenu l'objet de leurs risées,

Isolé comme un tronc privé de ses rameaux....
Un affront plus cruel devait combler tes maux !

Ils vont te mutiler ! Leur fortune éphémère
Attaque avec fureur tout ce que tu défends....
O France, ma patrie, ô France, notre mère,
Vois comme ils sont joyeux de ta douleur amère,
Entends leurs cris affreux, leurs rires triomphants,
Ils osent t'arracher tes plus nobles enfants!

Croient-ils donc, ces bandits, que leurs hordes serviles
Ne laissent pas assez de traces sur leurs pas?
Ils ont souillé tes champs, ils ont brûlé tes villes.
Tes trésors, tes bijoux ont rempli leurs mains viles....
Que réclament-ils donc? Ne leur suffit-il pas
De récolter de l'or en semant le trépas?

Ne sont-ils point repus? Qu'ils fassent le partage
De cet or pour lequel tant de sang a coulé !
Qu'ils aillent réunir à leur maigre héritage
Ce qu'ils emporteront des fruits de leur pillage ;

Qu'ils laissent pauvre et libre un pays désolé,
Qu'ils gardent sans retour ce qu'ils nous ont volé !

Qu'il leur serve, cet or, à conquérir le globe,
A punir l'imprudent qui rit de nos malheurs !
Qu'ils s'arrachent les biens qu'un crime nous dérobe,
Comme des Juifs impurs s'arrachèrent la robe
Qui revêtait le Christ abreuvé de douleurs.
Qu'ils prennent ta dépouille ; ainsi font les voleurs.

Mais qu'ils n'implantent point sur la terre sacrée
Où nos héros sont morts leur drapeau noir et blanc !
Malheur aux Allemands, si leur race exécrée
S'attache un seul lambeau de la sainte contrée !
Car ce lambeau vengeur du noble pays franc
Serait comme un poignard enfoncé dans leur flanc !



Mars 1871.

XIX

LES MILLIARDS

Emporte ces trésors, despote au cœur avide !
Enrichis tes états !
La France, vers le ciel tournant son front livide,
Ne les regrette pas !

Emporte ces trésors! Que tes coffres se rompent
Sous ce triste présent!
Ils sont faits pour les rois : les peuples se corrompent
A leur contact pesant!

Elles n'éveillent rien, ces richesses souillées,
En nos cœurs abattus!
C'est en les amassant qu'un jour se sont rouillées
Nos antiques vertus;

Nous l'avons en horreur, cet or qu'on nous envie.
Qu'il nous laisse, aujourd'hui!
Assez longtemps la France, aux tyrans asservie,
N'a convoité que lui.....

C'est lui qui, transformant notre force en mollesse,
A brisé nos efforts;
L'amour honteux de l'or engendre la faiblesse :
Emporte ces trésors!

Ecoute.... Nous étions victorieux et libres....
Mais l'or vint nous trouver....
Il glaça de nos cœurs les plus secrètes fibres,
Il sut nous énerver....

Les uns pour l'acquérir ont courbé jusqu'à terre
Un front lâche, avili....
D'autres ont renié jusqu'au nom de leur père
Après l'avoir sali !

L'homme d'état faisait de l'honneur un négoce,
Un jouet du serment;
Le soldat même était d'un dictateur féroce
Le docile instrument;

La foi, dégénérée et prête à disparaître,
Faiblissait en tout lieu....
Pour dorer ses autels on aurait vu le prêtre
Trafiquer de son Dieu !

Hélas ! Dans l'avarice, implacable ennemie
De toute liberté,
La France était plongée et semblait endormie
Dans sa prospérité !

Emporte ces trésors, qui firent notre perte
En bornant notre essor !
Arrache d'une terre encor de sang couverte
Le culte du veau d'or !

Tes hordes, si ce peuple a cessé d'être esclave
Après ce dernier vol,
Sont pour nous le torrent qui détruit, mais qui lave
Les souillures du sol !

Femmes, apportez-leur vos bijoux et vos bagues,
Vous, marchands, vos écus....
Livrez à ce torrent qui nous bat de ses vagues
L'or, qui nous a vaincus !

Soyons pauvres. — Et toi, Guillaume, roi-vampire,
Ouvre tes coffres-forts ;
Va semer ce poison dans ton nouvel empire,
Emporte ces trésors !



A VICTOR HUGO.

Mars 1871.

XX

LA LOI DU SILENCE

Pourquoi ce bruit jaloux, ce murmure farouche ?
Votre folle clameur n'est point un cri viril. —
Qu'a-t-il fait, dites-le, pour lui fermer la bouche,
Cet homme encor grandi par ses vingt ans d'exil ?

*

A-t-il donc mérité qu'on lui dise : Silence!
Lorsque sa mâle voix va se faire écouter?
N'est-il pas, avant tout, la gloire de la France;
Ne devriez-vous pas, au moins, le respecter?

Devant l'usurpateur a-t-il courbé la tête?
A-t-il sollicité la pitié du plus fort?
N'a-t-il point préféré la lutte et la tempête
A l'abîme de honte entr'ouvert comme un port?

A-t-il, pour éviter les périls du naufrage,
Imploré le secours d'un infâme sauveur?
N'a-t-il pas repoussé comme un suprême outrage
Le droit qu'on lui rendait sous forme de faveur? —

Et vous! — Encor souillés d'impures alliances,
Sachez donc mesurer votre propre néant!
Avant de l'insulter, sondez vos consciences,
Nains dont la voix confuse interrompt un géant!

Quoi ! Lorsque, délivré d'un exil volontaire,
Son nom devrait briller d'un éclat noble et pur,
Vous espérez toujours le forcer à se taire,
Obscurs hiboux sortis d'un manoir moins obscur?

Non ! Rien n'arrêtera l'ardeur toujours nouvelle
De ce génie amer qui s'élance vers nous !
Détruirez-vous ce livre où son cœur se révèle
Et déborde, indigné, plein d'un juste courroux ?

Allez, fermez les yeux, bouchez-vous les oreilles !
Des ténèbres un jour la lumière surgit !
A côté de sa voix vos rumeurs sont pareilles
Au murmure des vents quand la foudre mugit !

Vanité du néant ! orgueil de l'impuissance !
Croyez-vous maintenant chasser la vérité ?
Croyez-vous étouffer l'idée à sa naissance ? —
Elle a pris son essor vers la postérité !

Un jour vos noms vieillis, vos titres éphémères,
Cet attirail trompeur, dans l'ombre enseveli,
Ne seront que poussière auprès de vos poussières....
Ses paroles vivront, plus fortes que l'oubli!

Ne pensez pas qu'enfin sa mémoire succombe!
Tous parleront de lui, même vos descendants;
Et rien, pauvres aïeux endormis dans la tombe,
N'éveillera l'écho de vos cris imprudents!



Mars 1871.

XXI

LES PARRICIDES

Rassasié d'argent plus encor que de gloire,
L'Allemand a campé du Rhin jusqu'à la Loire,
Sur nos champs envahis;
Nos fleuves ont rougi d'une sanglante écume;
La ruine au front noir, qui se penche et qui fume,
Couvre notre pays;

La France, à demi-morte et pâle de misère,
Frissonne sous les pieds de la horde étrangère
Et subit son courroux;
Par le froid, par la faim lentement décimées,
Sans armes, sans drapeaux, trois vaillantes armées
Expirent loin de nous.

Quel rêve douloureux! que d'horribles épreuves!
Partout des orphelins seuls aux côtés des veuves
Pour essuyer leurs pleurs!
Aux immenses douleurs des deuils patriotiques
Le cortège effrayant des malheurs domestiques
Vient mêler ses douleurs!

Tout nous perce le cœur et tout nous désespère....
Ce vieillard pleure un fils, ce fils attend son père
Qui ne doit point venir;
Au fond d'une masure à peine refroidie,
Cette femme en haillons cherche après l'incendie
Un dernier souvenir.

Et l'ennemi féroce, usant de ses victoires,
Se cramponne à ce sol hérissé de croix noires
Et nous donne sa loi !
Et l'aigle d'Allemagne, ouvrant ses vastes serres,
Semble les élargir pour embrasser nos terres
Et dire : C'est à moi !

Oh ! combien de malheurs, de désastres, de crimes !
Celui qui fouillerait pour compter les victimes
Ces champs tant remués,
Celui-là serait pris d'une frayeur sans bornes
En voyant tous ces corps et les figures mornes
De ceux qu'ils ont tués !

La terre sous nos pas frémirait indignée
Rien qu'à voir tout le sang dont elle est imprégnée,
Et les sillons tremblants,
Ebranlant à la fois des monceaux de décombre,
S'ouvriraient pour vomir les cadavres sans nombre
Qui dorment dans ses flancs !

Lui-même, le vieux roi, pâlirait d'épouvante,
Si la foule des morts, un seul instant vivante,
Défilait à ses yeux !
Peut-être du remords suivant la sombre trace
A ce hideux aspect voudrait-il crier grâce
Au puissant roi des cieux !

Le monde, enfin ému, regarde et se demande
Si Dieu peut consacrer cette gloire allemande !
— Nos ennemis, lassés,
De l'or qu'ils ont pillé comptent les folles sommes,
Et, prenant en pitié la misère où nous sommes,
Répètent : C'est assez !

Et Paris se révolte ! Une bande insensée
Achève un attentat qui confond la pensée !
Et le peuple en courroux
Aux yeux de l'étranger rugit et se déchaîne,
Semblable au prisonnier qui, secouant sa chaîne,
Lutte sous les verroux !

Est-ce donc le moment des discordes civiles?
Est-ce donc le moment de jeter en nos villes
La torche et le poignard?
Est-ce donc le moment de rallumer la flamme
En sortant d'applaudir les phrases que déclame
Un pître montagnard?

O honte! Il nous manquait pour emplir le calice
Qu'un parti sans pudeur se montrât le complice
Des projets du Germain!
Il fallait que la Prusse un jour justifiée
A la France qui meurt par nous sacrifiée
Osât prêter sa main!

Mais vous, qui réveillez les haines endormies,
Vous n'avez donc pas vu des hordes ennemies
Les sourires moqueurs?
A la patrie en deuil portez le coup suprême!
Rougissant de ses fils elle ne peut pas même
Maudire ses vainqueurs!

Avril 1871.

XXII

LA GUERRE CIVILE

I

Quand de son froid sommeil le cadavre repose,
Il appartient aux vers. — La chair se décompose
Alors que d'une tombe elle a franchi le seuil.
— La France reposait. — Cherchant une pâture,
Les partis se sont dit: Fouillons la pourriture
Que l'Empire laissa dans ce vaste cercueil!

Alors ils ont jeté leur masque de prudence,
Fouillant dans ses bas-fonds le peuple en décadence,
Ils ont livré ce peuple à leurs ambitions;
Ils ont tout déchaîné, l'orgueil, le fanatisme,
Ils ont fait un appel au stupide égoïsme,
Qui sert, aveugle et sourd, toutes les passions:

« Ouvrier, la misère engendre la révolte!
» — Lève-toi, paysan, ou crains pour ta récolte!
» — Bourgeois, la liberté va troubler ton repos!
» — Debout, les travailleurs! on retient le salaire!
» — Laboureurs, en avant! les rouges en colère
» Vont partager le sol et doubler vos impôts! »

II

Ainsi, creusant l'abîme et soufflant la discorde,
Des partis, tous rivaux, l'impitoyable horde
S'agite en même temps, se heurte avec effort.
Partout un cri s'élève, un drapeau se déploie.
— Un pied dans le tombeau, qui réclame sa proie,
La France voit ses fils qui vont hâter sa mort.

Que d'ignobles désirs, de passions malsaines !
O France, que ta perte a suscité de haines !
Vois dans l'ombre où tu meurs briller ces yeux hagards...
Ta douleur les excite, un lâche espoir attise
Ce feu toujours brûlant d'ardente convoitise
Qui s'allume pour toi dans leurs sombres regards.

Ils s'arment... Crois-tu donc qu'ils veulent te défendre ?
Ils vont se déchirer ! — Le sang qu'ils vont répandre
Pour venger ton honneur ne sera point versé... —
Meurs ! avant de les voir sur ta couche sanglante.
N'entends point ces chacals, troupe avide et hurlante,
Se disputer ton corps qu'une hyène a laissé !

III

Ils viennent...— La fureur se lit dans leurs yeux fauves.
— Les vautours affamés, allongeant leurs cous chauves,
Les loups, flairant le sol, les sinistres corbeaux,
Et tous les vils troupeaux que le carnage amène,
Sont moins affreux encor que cette foule humaine,
Achevant de ses mains sa patrie en lambeaux !

Il me semble les voir, accablés de morsures,
Se pencher tour-à-tour pour compter ses blessures....
Et se battre... Et près d'elle en grondant s'accroupir....
Il me semble les voir, divisant leur cohorte
Partager, haletants, les débris de la morte
Qui les maudissait tous à son dernier soupir !

«—Du moins, elle est à nous, puisqu'il faut qu'elle meure,»
Ont-ils dit. — Pleins de rage ils ont avancé l'heure
Sans même du vainqueur attendre le départ....
Les chacals ont hurlé sur le bord de la fosse
Sans voir que l'Allemand, cette hyène féroce,
Pouvait un jour venir redemander sa part....

IV

L'ennemi triomphait ; la guerre était finie :
On pouvait conquérir la France à l'agonie,
On pouvait déchirer ce cadavre encor chaud !
— Ils se sont approchés, communeux, royalistes,
De la proscription rouvrant les longues listes,
Pressant la fusillade en brûlant l'échafaud !

Voyez-vous leurs drapeaux qui dominent la flamme ?
L'un s'en va, déployant l'éternel oriflamme,
Ce linceul que mille ans d'esclavage ont souillé ;
L'autre, ivre et brandissant d'une main chancelante
Le bâton qui soutient la guenille sanglante,
Vil haillon que déjà tant de sang a mouillé !

Jetez ces étendards ramassés dans la boue !
Laissez-là ces chiffons dont la bise se joue !
De quel peuple êtes-vous, pour avoir des drapeaux ?
Lorsque la France meurt vous sortez des ténèbres !
Vous arrivez, pareils à ces voleurs funèbres
Qui cherchent les bijoux restés dans les tombeaux !

V

Ah! tremblez, insensés qui voulez un royaume!
Tremblez de voir dans l'ombre un regard de fantôme
Etinceler sanglant comme un astre obscurci....
Et qu'un spectre, arrêtant votre clameur farouche,
Ne dise en se levant de sa lugubre couche :
« Bandits profanateurs, que cherchez-vous ici ? »

N'avez-vous donc point peur que ce spectre livide
Ne se dresse, et debout sur une tombe vide
Ne montre le poignard arraché de son sein ?
Ce peuple est-il bien mort ? — Craignez qu'il ne se venge
Et que son bras puissant n'écrase dans la fange
Le meurtrier vaincu, le vainqueur assassin !

Ne sentez-vous donc point que la France respire
Qu'elle ne peut servir de pâture au vampire,
Que bientôt sa colère élèvera la voix,
Et que dans sa faiblesse il reste assez de force
Pour écarter au loin, comme elle fit du Corse,
Tous ces chacals maudits qui hurlent à la fois ?



Mai 1871.

XXIII

LE DICTATEUR

Il est un homme jeune encore
A l'âme ardente, au cœur altier,
Dont la voix vibrante et sonore
Fit tressaillir un peuple entier.
Son appel vengeur de l'insulte
Vint retentir dans le tumulte
Aux accents du cuivre pareil ;
Au bruit de cette voix puissante,
La France émue et frémissante
Se réveilla d'un long sommeil.

Grande et sévère était sa tâche !
Il crut un instant l'accomplir.
L'ennemi, bravé sans relâche,
Voyait son étoile pâlir....
Interrompant un cri de joie,
Il craignit de rendre sa proie
A ce tribun audacieux,
Qui, suivant une route étrange,
Ainsi que le divin archange
Semblait nous arriver des cieux !

Hélas ! de sa noble chimère
Rien à présent n'a survécu ;
Avant un réveil éphémère,
Ce peuple était déjà vaincu...
— Ah ! du milieu de nos souffrances,
N'accusons point ses espérances....
N'en avions-nous point notre part?
Si, de sa parole féconde,
Il ne souleva point le monde,
C'est qu'il était déjà trop tard !

Abandonnons plutôt les haines
Qui nous divisent aujourd'hui !
Laissons nos rancunes malsaines,
Régénérons-nous avec lui !
Pleurons l'illusion perdue,
La France à la force vendue,
Nos hameaux pillés, envahis ;
Plaignons ce cœur plein de jeunesse,
Traînant le poids de sa tristesse
Loin de son malheureux pays !

Que ceux dont les voix mensongères
Ont ailleurs des mots séduisants,
Mêlent des jugements sévères
A leurs propos de courtisans !
Qu'on l'insulte encore, qu'on nie
L'éclat même de son génie....
N'est-il pas enfin abattu ?
Moi j'honore ceux qu'on réprouve
Lorsque c'est en eux que l'on trouve
Le talent, l'honneur, la vertu !

Auprès du vieillard vénérable
A qui le pays s'est lié,
Je place l'homme infatigable
Injustement calomnié....
En face d'un peuple qui saigne,
N'écoutons point ce qu'on enseigne
Dans les écoles des partis;
Libres de leur triste démence,
Respectons la douleur immense
De tant d'espoirs anéantis!

La terre où naissent de tels hommes
Malgré tout ne doit point périr!
Au fond de l'abîme où nous sommes,
Recueillons-nous pour les chérir,
Devant la France encor meurtrie,
Le saint amour de la patrie
Doit nous unir et nous calmer... —
L'étranger compte ses victoires....
Sachons au moins compter nos gloires,
Et les défendre, et les aimer!

Il ne faut point que le génie
Soit le jouet des factions,
Souvent ceux que l'on calomnie
Sont la grandeur des nations.
Honte et malheur à cette foule
Qui lorsqu'une gloire s'écroule
Accourt pour la mettre en lambeaux,
Et dans sa sauvage folie,
La ronge après l'avoir salie
Comme un vol d'avides corbeaux !

La justice est-elle un vain rêve
Pour ceux que l'orage a courbés ?
Justice au pouvoir qui se lève,
Mais justice aux pouvoirs tombés !
Seule l'iniquité se lasse !
Si la chute est honteuse et basse
L'homme juste doit la flétrir ;
Mais quand la chute est noble et belle,
L'honnête homme doit auprès d'elle
S'incliner et se découvrir.

Il n'est tombé qu'avec la France
En essayant de la sauver ! —
Si l'instant de la délivrance
Ne devait jamais arriver,
Nous savons où le mal remonte !
Que les auteurs de tant de honte
En portent la charge en tout lieu !
Il n'a point brisé notre chaîne,
Mais il n'avait qu'une âme humaine,
Il eût fallu la main de Dieu !

Est-ce à la force, est-ce à l'intrigue
Qu'il dût un pouvoir passager ?
Celui que l'on nomma prodigue
Ne le fût point pour l'étranger !
L'ennemi souillait sa patrie....
A la France pâle et flétrie
Pouvait-il rendre le bonheur ?
Calcule-t-on, quand l'heure presse ?
Avant d'épargner sa richesse
Il fallait sauver son honneur !

Mais l'avenir est le seul juge
Qui doive absoudre les héros !
L'histoire est l'immortel refuge
Où la gloire luit en repos !
Jusques-là, gardez le silence,
Vous dont l'ambition n'encense
Que pour injurier demain. —
Votre fureur en vain persiste
Contre cet homme calme et triste
Qui vous regarde avec dédain....

Un mot de lui pourrait confondre
Les mensonges des faux censeurs
Il ne daigne point leur répondre
Qu'a-t-il besoin de défenseurs ? —
Leurs rancunes coalisées
A ses illusions brisées
N'ajoutent qu'un mépris amer.
Au navire enfoui sous l'onde
Qu'importe le flot noir qui gronde
Et se heurte au bord de la mer ?

XXIV

AVANT LA CHUTE DE LA COLONNE

— Pour l'ombre dont la gloire affronte
De nos douleurs le choc fatal,
N'était-ce pas assez de honte
Sans lui voler ce noir métal?

Qui que tu sois, aigle ou vampire,
Ce monument fut ton écueil!
Tu n'as subi qu'un long martyre
Sur ce trône de ton orgueil!

Qu'as-tu vu des hauteurs immenses
D'où ton spectre nous apparut?
L'impur torrent de nos démences
S'égarer sans ordre et sans but;

Ton culte tomber en poussière,
Attaqué par des vers rongeurs;
Tes grandeurs crouler pierre à pierre
Comme sous des marteaux vengeurs!

Que disais-tu, quand, immobile,
Du passé fantôme imposant,
Tu regardais ce nain débile
Soulever ton sceptre pesant?

Et quand monta jusqu'à ton faîte
Ce cri : Prisonnier et battu!
Toi qui fus grand dans la défaite,
O colosse, que disais-tu?

Que disais-tu quand ta légende
S'éteignit dans un rire amer,
Et lorsque l'armée allemande
T'entoura d'un cercle de fer?

Devant ces troupes ennemies
Dont tu foulas aux pieds les rois,
Tes ardeurs longtemps endormies
Ont dû s'éveiller à la fois.....

Tes lèvres ont tremblé pour dire :
O France, où donc sont tes soutiens? —
Ton bras s'est levé pour maudire
La triste mollesse des tiens!

De ta gloire la sombre trace
S'effaçait au bruit du canon....
Ah! c'était assez de ta race
Pour ternir l'éclat de ton nom!

Juin 1871.

XXV

A M. F. B.

Prends ton vol, ô mon aigle,
et secouant tes ailes....
F. B.

Oui, l'âme que la vie enchaîne sur le sol,
En regardant le ciel voudrait prendre son vol.....
Elle voudrait partir pour le lointain espace
Où seul l'aigle vainqueur monte, s'élève et passe,
Où le nuage d'or que l'on fixe en rêvant
S'éloigne avec lenteur, emporté par le vent.....

Que dis-je! une autre ardeur l'excite, la dévore :
Elle voudrait voler plus loin, plus loin encore,
Plus loin que le nuage égaré dans l'azur,
Plus loin que l'aigle altier, point noir dans le ciel pur!
Elle voudrait voler, invisible, ignorée,
Sans laisser une trace à la plaine éthérée,
Sans former dans les cieux les plus vagues sillons,
Jusqu'aux lieux où les cris des sanglants bataillons,
Où les voix des partis, dans le vide perdues,
Ne troublèrent jamais les calmes étendues.....

Loin de cet air terrestre, encor tout imprégné
De la vapeur de sang qui longtemps l'a baigné,
Elle fuirait, laissant tout vain bruit de tonnerre,
Et les foudres du ciel et celles de la terre.
Bientôt les sons navrants qui s'élèvent là-bas
Eteindraient par degrés leurs rumeurs de combats.
Le canon meurtrier qui rugit et qui gronde
N'aurait plus alentour de voix qui lui réponde,
Et la vague sonore, arrivant lentement,
Ne lui jetterait plus qu'un long gémissement;

Tel un flot sur la rive où s'épaissit la brume
A peine laisse voir un blanc flocon d'écume.....
Et pendant son voyage au pays de l'éther,
Pendant qu'un bruit semblable aux bruits sourds de la mer
Viendrait, doux et léger, s'apaiser autour d'elle,
Nul ne la verrait fuir, passagère hirondelle !

Nul ne la verrait fuir, et, suivant son essor,
Elle irait, en rêvant à ces étoiles d'or
Que la main du Seigneur sema dans l'étendue
Et dont le faible éclat grandirait à sa vue. —
Nul ne la verrait fuir, dans cette immensité.
Elle, loin de ce monde en tous sens agité,
Laissant mugir sans frein sa colère orageuse,
Elle fuirait encor, pauvre âme voyageuse.... —

Elle fuirait encore, et d'un vol continu
Elle atteindrait ces lieux d'où rien n'est revenu ;
Et franchissant l'espace où l'infini commence,
Elle fuirait toujours, dans un morne silence !

Enfin, touchant le but d'un voyage lointain,
L'âme, oubliant l'exil, s'arrêterait soudain....

Où donc ? — Quel est ce but de splendeur immortelle ?
Ce but qu'elle poursuit, l'âme le connaît-elle ? —
Non. Jamais être humain aussi loin ne vola,
Mais peut-être une voix dirait-elle : C'est là !

C'est pour chercher les cieux, pour les trouver, que l'âme
Voudrait pouvoir s'enfuir sur des ailes de flamme !
Le ciel est son aimant ; elle y revient toujours.
Ainsi le souvenir remonte aux anciens jours,
L'eau cherche un océan, l'aigle un rocher sauvage,
Et le proscrit retourne à son premier rivage.....
Ainsi le prisonnier, par le rêve agité,
Au fond du noir cachot songe à la liberté ;
Son esprit, tourmenté d'une vision folle,
Se recueille un instant, puis s'élève et s'envole.
Bientôt des bois touffus, des champs couverts de fleurs
Viennent charmer ses yeux, qu'ont voilés bien des pleurs !

Il suit avec bonheur ces enivrants mirages,
Il parcourt ces forêts, erre sous leurs ombrages,
Contemple, souriant, ce tableau bien aimé
Et se livre aux parfums de cet air embaumé....

La douce illusion domine sa pensée,
L'image à ses regards sans cesse retracée
Agrandit lentement son magique horizon.....
Il se lève.... et se heurte au mur de sa prison!

Hélas! quand cet élan qui souvent nous entraîne
Nous a fait oublier le poids de notre chaîne,
Quand l'âme, aigle captif, va traverser les airs,
Soudain elle s'arrête et sent qu'elle a des fers.....
Elle se dit alors, en retombant meurtrie :
Pourquoi vouloir voler vers cette autre patrie?
Pourquoi vouloir ouvrir cet asile inconnu?
Le ciel n'est pas à moi, le jour n'est pas venu!
L'âme qui toujours songe est une âme inféconde.
L'âme a sa mission, qui s'arrête en ce monde.

*

Le Seigneur ici-bas ne la mit pas en vain,
Ainsi qu'un naufragé sur un rocher lointain;
Un lien plus puissant rattache à notre terre
L'âme, ce feu divin, cet immense mystère!

Non, non! Elle n'est point cet aigle audacieux
Qui s'envole et se perd dans l'infini des cieux
Et voit avec dédain l'éphémère domaine
Où s'agite un instant notre raison humaine.....
L'aigle sur les grands monts plane majestueux;
Rochers, gorges, ravins, torrents impétueux,
Sommets au front blanchi d'une neige éternelle
Fixent sans la troubler son ardente prunelle;
Aux bruits de l'avalanche, aux plaintes du torrent,
L'aigle vole en silence et passe indifférent.....
Mais l'âme! A l'heure même où des rêves sublimes
L'appellent à la fois vers de plus hautes cîmes,
Lorsqu'elle fuit le monde et ses regrets amers
Et se fie à son aile en oubliant ses fers,
A l'heure où s'adoucit leur douloureuse étreinte,
Un sentiment nouveau vient la remplir de crainte.

..... De toute profondeur un fantôme surgit.
Le terre à ses regards se creuse, s'élargit,
Et plus son vol est sûr, plus sa course est rapide,
Plus le gouffre est profond, plus affreux est le vide!

En ce gouffre béant, sombre et vaste chaos,
Le flot des passions s'ébranle sans repos.
Les courants opposés de leurs ondes brûlantes
Roulent de noirs débris sur des vagues sanglantes....
Rien n'arrête leur cours, et le fleuve maudit
Rugit avec fracas, hurle, gronde, bondit,
Et parmi ses flots lourds, d'où s'échappent des râles,
Passent des corps meurtris et des figures pâles.
On les voit s'avancer; le sauvage courant
Les chasse dans l'abîme où s'endort le torrent.....
Et l'onde se referme..... Et l'âme épouvantée
Voit tournoyer sur eux l'écume ensanglantée,
Pendant que d'autres corps dans l'impur tourbillon
Creusent en s'approchant leur rougeâtre sillon!

Alors, l'âme, à l'aspect d'un monde entier qui souffre,
Laisse là son beau ciel pour contempler ce gouffre.
Avec ces malheureux sous la vague endormis,
Elle a cru distinguer des visages amis.....
Bientôt elle descend, se penche vers l'abîme
Et regarde en pleurant rouler chaque victime.
Car toujours ce tableau sombre et fascinateur
L'appelle et la poursuit, l'attire et lui fait peur!

L'âme ne rêve plus; elle revient sur terre.....
Quoi! rêver quand le monde est un vaste cratère,
Quand des flots bouillonnants débordent sous nos yeux
Et semblent se lever pour menacer les cieux!
Rêver, rêver toujours! Et la clameur terrible
La suit et l'épouvante en sa course invisible!
Et dans la folle ardeur qui vient le dévorer,
Tout un peuple s'acharne à s'entre-déchirer!
Rêver, et des partis la fureur sanguinaire
S'accouple pour vomir la horde incendiaire
Qui, produit monstrueux de cent germes divers,
En nous déshonorant fait honte à l'univers.....

Rêver, voir un espace où l'esprit seul s'élance,
Se faire un idéal qu'on adore en silence,
Alors qu'un choc brutal et toujours répété
Nous rappelle sans cesse à la réalité.....
Rêver! Suivre une étoile, un reflet, un nuage!
Et le fleuve du mal roule, brise, ravage,
Et tout va s'écrouler, et le fleuve assassin
S'ouvre pour recevoir des corps morts dans son sein!
Rêver! Et l'éclair luit, et la flamme pétille!
Et nous voyons tomber des frères qu'on fusille,
Et parfois l'innocent au supplice conduit
Est immolé pendant que le coupable fuit!
Rêver, rester songeur, contempler impassible
Ce spectable hideux, ami, c'est impossible!
Un jour viendra peut-être où le monde inconnu
Attirera mes yeux..... Ce jour n'est pas venu!





Juillet 1871.

XXVI

UN CITOYEN

Le vainqueur était las... En attendant la trêve
Il pillait froidement nos hameaux dépeuplés.
La France au désespoir et sortant d'un long rêve
Comptait ses enfants accablés...
Sa voix qui s'élevait déchirante, éperdue,
Des peuples aveuglés n'était pas entendue,
On insultait à sa douleur;
Les nations riaient de leur rire barbare,
Paisibles spectateurs les rois trouvaient bizarre
De voir le peuple fort courbé par le malheur.

« Ai-je songé, » disait la France,
» Est-ce en moi qu'autrefois le faible avait recours ?
» Quoi ! Nul ne me répond ? Rien que l'indifférence
» Chez ceux dont l'infortune implorait mon secours ?
» Ont-ils donc oublié qu'au temps de leur misère
» Mon sang trop généreux a fécondé la terre
» Pour venger leurs droits méconnus ?
» Pourquoi donc, maintenant, suis-je seule à combattre ?
» Pourquoi sont-ils muets ? Laisseront-ils abattre
» Le bras qui les a soutenus ? »

Et l'on était joyeux de voir ce grand désastre ;
Les uns laissaient tomber un sourire insolent,
Les autres s'inclinaient devant le nouvel astre
Qui brillait d'un éclat sanglant....
La Prusse rayonnait... Des alliés serviles
Accouraient à sa voix pour jeter dans nos villes
La bombe et le pétrole en feu ;
Les neutres, attirés par ces tableaux infâmes
Venaient en curieux pour voir jusqu'où les flammes
Pouvaient monter dans le ciel bleu....

L'Allemand s'arrêtait, le pied sur sa conquête,
Mais il restait debout, railleur et menaçant.
La discorde déjà, cette hydre à triple tête,
Semblait surgir d'un sol tout imprégné de sang;
Ajoutant la révolte aux maux de la patrie,
Les partis remuaient; leur sauvage furie
Des vainqueurs servait le dessein; —
Sans regards, sans pitié pour sa douleur amère,
Monstres formés à peine, ils dévoraient leur mère,
Et leurs dents lui rongeaient le sein!

Chaque nouveau malheur brisait un des obstacles
Qui se dressaient naguère entre eux et le pouvoir.
Tout les encourageait; les plus navrants spectacles
En mesurant l'abîme augmentaient leur espoir.....
Leur convoitise aveugle éclatait sous leur rage;
Avant de s'engloutir dans un commun naufrage,
Ils allaient s'entre-déchirer....
Les haillons blancs heurtaient les loques écarlates....
Ils s'arrachaient leur proie ainsi que des pirates
Sur un vaisseau prêt à sombrer.....

Le malheureux navire errait à l'aventure,
La vague bondissait, la mer semblait s'ouvrir.
— Aux yeux de l'étranger qui lui jetait l'injure,
La pauvre France allait mourir.
Bonaparte, vengé de ses grandeurs déchues,
Ricanait. — L'Allemand, ouvrant ses mains crochues,
Réclamait à grands cris son premier milliard;
On eût dit le Vandale aux derniers jours de Rome!
Il eût fallu Dieu même! — On ne trouva qu'un homme,
Et cet homme était un vieillard.

Il osa prendre en main les destins de la France,
Il porta ce fardeau sans plier sous le faix,
Il tenta de combler l'abîme de souffrance,
De soulager les maux que d'autres avaient faits.
Lui, le grand citoyen, le vieillard vénérable,
Il accepta sans crainte un pouvoir misérable,
Il n'eut point peur de se flétrir!
— La France espère en lui. S'il ne l'a point sauvée,
S'il ne la revoit point telle qu'il l'a rêvée,
Il sut l'empêcher de périr.

— Il faut bien une proie aux loups de la montagne
Quand ils vont, affamés, s'abattre sur nos champs ! —
S'il ne pût arrêter les soudards d'Allemagne,
Il nous rendit l'espoir, qui marche avec le temps.
Sa main sut désarmer le courroux populaire ;
Des partis acharnés la fureur sanguinaire
Fit place à sa froide raison. —
Honneur au citoyen qui les calme ou les dompte !
Honneur à ce vieillard, qui du sein de la honte
Nous montre un nouvel horizon !



XXVII

GRACE

I

Je sais que leur rage homicide
Autour d'eux n'a rien épargné;
Je sais que le sol est humide
Du sang français qui l'a baigné.
Marquant leur passage funeste,
La ruine lugubre atteste
Le souvenir de leur fureur;
S'il échappait à nos mémoires,
Ces débris, ces murailles noires
Sont là pour nous frapper d'horreur.

A l'heure où la France impuissante
Livrait l'Alsace à l'étranger,
Déjà leur foule menaçante
Lui créait un nouveau danger. —
Montrant du doigt ses flétrissures,
Ils ont ravivé ses blessures
En de plus douloureux combats,
Et riant de ses saintes larmes,
Ils ont tourné ses propres armes
Contre ses malheureux soldats....

Après la funèbre campagne
Dont un vainqueur indigne est fier,
Ils n'ont laissé qu'à l'Allemagne
La paix, qui nous coûta si cher!
Quand flambaient leurs bûchers infâmes,
Un monarque, aux clartés des flammes
Se reposait, victorieux;
De loin son orgueilleuse armée
Voyait s'élever la fumée
Que le vent chassait dans les cieux!

Il jouissait de ses victoires,
Il regardait en spectateur
Se ruer sur nos vieilles gloires
Cet ouragan dévastateur....
Atteints d'une folie étrange,
Des Français traînaient dans la fange
Ce que la France aime à bénir,
Et non contents de leurs défaites,
Insultaient dans leurs tristes fêtes
Tout noble ou brillant souvenir !

Le culte des grandeurs passées
A leur voix s'écroulait partout,
Devant leurs traces dispersées
La honte seule était debout ! —
Ils n'ont rien respecté, pas même
Ce bronze, gigantesque emblème
De celui qui fut un géant ; —
Ainsi leur impuissance avide
De tous côtés creusait le vide
Et n'y plaçait que le néant.

Sans force pour tout reconstruire,
Ils ont voulu tout renverser !
Ils ne s'occupaient qu'à détruire,
Leurs bras ne pouvaient se lasser.
Niant le Dieu qui nous contemple,
Ils ont porté jusqu'à son temple
Leurs lâches profanations ;
Ils ont mis le crime au pinacle,
Ils nous ont offerts en spectacle
Au scandale des nations !

II

Devant tant de forfaits mon âme est confondue;
Tant d'horreurs à la fois glacent le cœur humain....
Et pourtant, si ma voix pouvait être entendue
De celui qui tiendra leur salut dans sa main,
Je lui dirais encore, au nom de cette France,
De ce pays brisé, mais toujours généreux :
« Même envers les bourreaux Dieu permet la clémence,
» Serez-vous sans pitié pour eux? »

On n'en eut point pour nous.... Qu'importe! Prenez garde
Qu'un inflexible arrêt n'absolve l'étranger.
Pour chasser le Germain qui rit et nous regarde,
Il faut nous réunir et non pas nous venger. —
Montrez aux conquérants dont la haine implacable
Profita de nos maux et de notre abandon,
Qu'on peut être vainqueur sans être impitoyable,
Que la gloire est dans le pardon!

Et puis, parmi le nombre, il existait, sans doute,
Des hommes vertueux par leurs rêves trompés....
Ils ont pris sans la voir une fatale route....
Ils n'étaient point cruels, faut-il qu'ils soient frappés?
Aux cris des orphelins, qu'auriez-vous à répondre
Si d'un juste vos mains se reprochaient le sang?
Pardonnez : la pitié ne craint pas de confondre
Le coupable avec l'innocent!

Il en est qui, troublés par quelque fausse alerte,
Ont vu dans les brouillards de leurs cerveaux rêveurs
Le salut de la France où nous voyions sa perte,
Et, tout en la perdant, se sont cru des sauveurs;
Voyant la vérité menaçante apparaître,
Ils se sont arrêtés, confus et repentants....
Sur le bord de l'abîme ils ont gémi, peut-être,
Quand il n'était déjà plus temps.

Aux yeux de l'Eternel le repentir d'une heure
Efface, nous dit-on, vingt ans d'iniquité;

D'un élan généreux le souvenir demeure,
Par un beau dévouement le crime est racheté ;
Et lorsque, sur la fin d'une noble carrière,
Un citoyen s'égare et succombe à son tour,
Oublieriez-vous l'honneur d'une existence entière
Pour cet égarement d'un jour?

Combien d'esprits brillants, de jeunesses ardentes,
Précédant le progrès, ce feu toujours errant,
Ont dirigé trop loin leurs courses imprudentes
Et sans songer au gouffre ont suivi le torrent?
Combien de grands vieillards, — cet âge rêve encore,—
Loin du but de leur vie ont pensé l'entrevoir,
S'épuisant à chercher les clartés de l'aurore
A travers les ombres du soir!

Combien de malheureux, sans haine et sans colère,
Se sont vus, mais trop tard, entraînés sur leurs pas!
Combien furent poussés par l'aveugle misère,
Qui réclame toujours et ne raisonne pas!

Combien de travailleurs, perdant enfin courage,
Ne pouvant secourir leur famille sans pain,
Sont allés, éperdus, se jeter dans l'orage
Pour ne point voir le lendemain!

Grâce pour leurs erreurs! Le pardon qu'on accorde
En remords déchirants ne se change jamais.
Le glaive du vainqueur, c'est la miséricorde;
Il désarme la haine et prépare à la paix.
Oublions, oublions! De plus saintes vengeances
Demandent, sans espoir, un commun souvenir....
Unissons nos efforts et nos intelligences
Pour les combats de l'avenir!



Septembre 1871.

XXVIII

LE MONUMENT DE METZ (1).

Frères, pourquoi ce deuil, pourquoi ce glas funèbre,
Ces pleurs entrecoupés, ces murs tendus de noir?
Est-ce le jour des morts que votre foi célèbre?
Les morts n'exigent point ce sombre désespoir;
Ils sont heureux au ciel : ils ont une patrie!
Pourvu que pour leur âme une âme songe et prie,

(1) Élevé à la mémoire des soldats Français morts des suites du siège.

Leur corps repose en paix dans la nuit du cercueil.....
Mais un cri de vengeance a traversé la foule.....
Sur un géant de bronze un crêpe se déroule.....
Frères, est-ce des morts que vous portez le deuil?

Non. — Ce deuil déchirant, c'est le deuil de la France,
Et, du séjour de gloire où montent les élus,
Ceux qui sont morts pour elle ont plaint votre souffrance.
Ils ont une patrie.... et vous n'en avez plus! —
Ils suivent, eux aussi, la lugubre bannière
Qui dirige, à travers la cité prisonnière,
Le peuple au monument qu'il a dressé pour eux;
Ils ont le souvenir de la noble captive
Dont la voix les invoque, en s'élevant, plaintive,
Pour regretter encore un pays malheureux.

Comment l'oublieraient-ils, eux qui l'ont défendue,
Eux qui dans leur misère entendaient ses soupirs? —
N'est-ce pas pour l'honneur de la cité vendue
Qu'ils ont baigné ses champs de leur sang de martyrs? —
Aussi le temple sombre étoilé par les cierges
Résonne sourdement lorsque les jeunes vierges

Pour ses défenseurs morts vont prier à genoux ;
Du haut de ses beffrois l'airain triste et sonore
Gronde en tintant le glas des frères qu'elle honore,
Des héros inconnus qu'elle pleure avec nous.

O morts, ne quittez point vos tombes recouvertes
Quand les cloches de Metz gémiront dans les tours !
Hélas ! pour l'étranger ses portes sont ouvertes :
Maintenant le nid d'aigle abrite les vautours !
En la voyant ainsi qui peut la reconnaître ?
A l'abri de ses forts l'ennemi règne en maître,
Et le sol indigné retentit sous ses pas.....
En vain la noble ville attend sa délivrance,
En vain ses longs regards se tournent vers la France,
La France reste morne et ne lui répond pas !....

L'Allemand, fou d'orgueil, voyait plus qu'une proie
Dans la riche cité qui devient un tombeau !
Gorgé d'or, enivré de vengeance et de joie,
De la France brisée il voulut un lambeau !
A quoi servirait donc aux conquérants avides
D'avoir semé partout des cadavres livides,

D'avoir été cruels, d'avoir été vainqueurs,
Si, pour éterniser la gloire de leurs armes,
Un bruit toujours croissant de sanglots et de larmes
Ne devait pas les suivre et réjouir leurs cœurs ? —

Ah ! qu'elle était riante aux jours de sa puissance,
Metz, la vierge guerrière au front calme et serein !
Alors nous pouvions tous, sans quitter notre France,
Fouler d'un pas heureux le noble sol lorrain ;
Quand, chassant des brouillards la vapeur indécise,
Le soleil du matin nous la montrait, assise
Sur des bords enchantés, dans un site charmant,
Comme nous l'admirions, qu'elle nous semblait belle !
En passant à ses pieds la paisible Moselle
Reflétait son image et coulait lentement.

Qu'elle était belle, aussi, lorsqu'au temps des batailles
Elle se dressait fière au sein de ses remparts !
Un nuage de poudre entourait ses murailles,
Pendant que le canon grondait de toutes parts.
Les soldats ennemis, comme une mer vivante,
Heurtant de nos soldats la ceinture mouvante,

Essayaient, mais en vain, d'ébranler son repos;
Elle les contemplait, victorieuse et calme,
Et sur ses hauts clochers flottaient comme une palme
Les plis majestueux de ses libres drapeaux!

Malheur! Il s'est enfui, ce passé plein de gloire;
Metz a perdu sa joie et sa mâle beauté.
L'étranger qu'éblouit l'éclat de sa victoire
Promène son orgueil dans la vieille cité.
Une sombre douleur l'absorbe toute entière. —
Des grands jours d'autrefois, dont elle était si fière,
Il ne lui reste rien qu'un poignant souvenir....
Et puis.... ce monument d'immortelle hécatombe
Qui garde dans ses flancs, muette et vaste tombe,
Les regrets du passé, l'espoir de l'avenir!

Aujourd'hui ses enfants vont prier pour nos frères,
Héros braves comme elle et comme elle trahis!
Recouvrant ses palais de voiles funéraires,
Elle pleure à la fois les morts et son pays.
Cette pierre si triste, et que rien ne décore,
Qui lève vers le ciel sa tête blanche encore,

Est plus que le tombeau des martyrs de l'honneur;
Elle renferme, hélas! sinistre mausolée,
L'âme de la cité dont la voix désolée
Regrette loin de nous sa gloire et son bonheur!

Mais cette âme est vivante, et cette âme veut vivre!
Et nul vainqueur humain ne peut l'anéantir!
Aux yeux de ses bourreaux, que leur triomphe enivre,
De sa prison funèbre on la verra sortir.
Un jour l'affreux drapeau qui change en cimetière
La ville qui veillait, fidèle, à la frontière,
Cessera de nous dire : Ici règne la mort! —
Du linceul allemand flottant sur nos décombres,
Le peuple mutilé qui dort sous ses plis sombres
Se lèvera soudain, plus puissant et plus fort!

Avant vous, fils de Prusse, on a volé des villes
Pour les abandonner aux mains des conquérants!
Plus que l'aveugle élan des bataillons serviles,
La basse trahison fut l'arme des tyrans!
Bien des peuples, cherchant une gloire inféconde,
Par leur soif de richesse ont fait trembler le monde;

L'Allemagne copie, et n'a rien inventé..... —
Ils se sont engloutis dans leur grandeur factice;
Elle mourra comme eux : l'éternelle justice
Efface tôt ou tard l'humaine iniquité.



XXIX

LE JUGEMENT

Quantus tremor est futurus,
Quando Judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus.

(Dies iræ.)

I

La Vision.

. . . .

Et je dis, plein d'effroi, dans mon âme troublée :
« De ces crimes hideux la mesure est comblée !
» L'homme vient d'abuser de son rôle infernal ;
» Il n'ira pas plus loin sur la route du mal.

» Quelles horreurs sans nom Dieu pourrait-il permettre?
» Il ne nous reste plus de crimes à commettre;
» Il n'est pas un forfait que l'homme n'ait osé!
» Meurtre, vol, sacrilége, il a tout épuisé.... »

— Alors vinrent pour moi des visions sans nombre.
Je crus voir le ciel bleu couvert d'un voile sombre;
Les astres égarés se heurtèrent, tremblants,
Et laissèrent tomber des rayons tout sanglants;
La terre vacilla, les sommets s'ébranlèrent,
Sur les villes en feu les palais s'écroulèrent;
Soulevant des linceuls les funèbres lambeaux,
On entendit les os craquer dans les tombeaux.
Dans les rangs agités de la foule vivante,
Bientôt la foule morte apporta l'épouvante.....
Et moi, saisi de crainte et pliant les genoux,
Je murmurai : Seigneur, ayez pitié de nous!

Le firmament s'ouvrit. Des clartés inconnues
D'un éclat sans pareil inondèrent les nues.

Et quand dans ce chaos tout fut silencieux,
J'entendis une voix qui descendait des cieux :
« Hommes, rassemblez-vous, dit-elle, voici l'heure! » —
Et les morts, au sortir de leurs sombres demeures,
Et les vivants, laissant leur temps inachevé,
Répétèrent tout bas : « Le jour est arrivé! » —
Tout-à-coup, dominant la foule haletante,
Un archange céleste, à la robe éclatante,
Forma dans l'étendue un sillon enflammé;
Il tenait dans ses mains un grand livre fermé;
Et la terreur glaça les mortels en délire
Quand il ouvrit ce livre où Dieu seul pouvait lire.

II

La Voix de Dieu.

Au milieu d'un silence étrange et solennel,
Retentit dans les cieux la voix de l'Eternel.

Hommes, répondez-moi, dit-elle, grave et lente,
A cette mer humaine, immobile et tremblante,
Qui pleurait son forfait, —
Vous aviez une part dans ma toute-puissance ;
Je vous livrai la terre au jour de sa naissance,
Hommes, qu'avez-vous fait ?

La lumière à ma voix chassa la nuit profonde.
Dès-lors ma main cessa de gouverner le monde;
Le monde était à vous.
Votre empire était grand, s'il était éphémère!
Vous aviez le pouvoir de bien ou de mal faire
Sans craindre mon courroux.

Mais, pour vous diriger, je vous donnai mon âme!
Votre esprit s'éclaira d'une sublime flamme
Que vous puisiez en moi. —
Vous pouviez, plus heureux que toute créature,
Guider dans ses élans l'instinct de la nature
En observant ma loi.

Ma voix parlait en vous, car de célestes fibres
Tressaillaient dans vos cœurs.—Pourtant vous étiez libres
D'oublier ma bonté,
Libres d'être inconstants jusqu'à l'ingratitude,
Libres de préférer la basse servitude
A votre liberté,

Libres de fuir mes lois, et de les méconnaître
Jusqu'à m'abandonner pour vous choisir un maître
Orgueilleux et mortel,
Libres jusqu'à nier mon existence même,
Jusqu'à ne proférer qu'au milieu d'un blasphème
Le nom de l'Eternel!

Oui, vous pouviez laisser l'erreur et le mensonge
Ronger vos cœurs flétris, comme un lierre qui ronge
La pierre et le ciment, —
Car l'homme avait une âme, et l'âme vit et pense!
Il savait que plus tard viendrait la récompense
Ou bien le châtiment.

Or, maintenant, parlez, vous à qui ma clémence
A donné pour un temps cet univers immense
Où la mort triomphait,
D'un règne terminé vous allez rendre compte.
Au juste, l'allégresse; au coupable, la honte!
Hommes, qu'avez-vous fait?

Pareille au long serpent qui rampe et se déroule,
Je vis dans un frisson s'agiter cette foule.
A ces accents divins que le monde entendit,
Elle se tut. Ce fut l'ange qui répondit.

III

L'ange.

Ils sont muets, Seigneur, et la frayeur domine
La race qui, laissant une tâche divine,
Tomba de siècle en siècle au pied d'un même écueil;
Ils ont tenté de croire en leur pouvoir factice;
Ils ont cru! — Le mortel fut l'esclave d'un vice,
Ce vice fut l'orgueil.

L'orgueil dès l'origine a corrompu leur âme.
Ils se sont engagés sur une route infâme,

Et n'écoutant plus rien, dirigés par lui seul,
Ils sont tous devenus coupables ou victimes;
L'enfant semblait jaloux de surpasser les crimes
Du père et de l'aïeul.....

Les uns, bravant partout le Dieu qui les contemple,
Ont dit : Le ciel est vide, allons fermer le temple ! —
D'autres, aussi pervers, mais moins audacieux,
Ont mutilé tes lois pour en faire un vain rite,
Et sont venus crier la prière hypocrite
Qui n'atteint pas les cieux.

— Quand de tout être humain l'orgueil devint le maître,
L'or en devint le Dieu. — Criminel, lâche ou traître,
On ne reprochait rien au porteur d'un trésor;
L'or faisait respecter l'âme la plus flétrie;
Tout, culte, liberté, justice, honneur, patrie,
Se vendait pour de l'or!

Ils ont prostitué leur noble intelligence
A leurs hideux projets de haine et de vengeance.
Ils ont faussé le vrai pour embellir l'erreur.
Effaçant du remords la plus sensible trace,
Ils ont osé tourner contre leur propre race
Leur sauvage fureur.

Ils ont de la nature outragé les lois saintes,
Du sang qu'ils ont versé leurs mains sont encor teintes!
— Sous un joug que plus tard la foule secouait,
La foule, ivre et joyeuse, au pillage conduite,
Escortait son tyran, pour le chasser ensuite
Alors qu'il échouait.

Puis l'archange se tut, et la voix implacable
Dit avec majesté : Qu'on appelle un coupable!

IV

Le Conquérant.

Et l'on vit s'avancer, pâle et saisi d'effroi,
Drapé dans son linceul, le spectre d'un grand roi
A la démarche encore altière.
C'est lui qui, se riant des malédictions,
A fait, en son orgueil, de tant de nations,
Un seul et vaste cimetière.

Combien te fallait-il d'étendue ici-bas,
Dit l'ange au conquérant, pour promener tes pas?

Combien de villes ruinées?
Combien de champs de mort hantés par le corbeau?
Tu n'en avais pas tant sous le sol du tombeau
Où tu dormis bien des années!

Espérais-tu garder au-delà du cercueil
Tous ces biens pour lesquels ton indomptable orgueil
Souleva d'affreuses tempêtes? —
Un écho du passé, des crimes impunis,
Voilà, l'heure venue et les exploits finis,
Ce qui resta de tes conquêtes.....

Voilà ce qui vécut! — C'est trop. Dieu ne veut pas
Que servant tes desseins même après le trépas,
La gloire enveloppe ta cendre;
C'est trop qu'un souvenir, qu'un vestige affaibli :
Il mourra comme toi dans l'éternel oubli
De l'abîme où tu vas descendre!

. . . .

La terre s'entrouvrit sur un gouffre béant,
Et la voix s'écria : Qu'on le jette au néant !

. . . .

V

L'usurpateur.

La foule s'écarta. De loin je vis paraître
Cet homme à l'œil éteint, à la face de traître,
Ce monarque vil et sans cœur,
Qui, serrant d'une main sa couronne usurpée,
De l'autre avait remis sa ridicule épée
A son impérieux vainqueur.

Tremblant il s'arrêtait. — Approche, lui dit l'ange,
Toi qui souillas vingt ans un peuple de ta fange

Pour l'abandonner, impuissant!
Voleur ambitieux, qui voulus un empire
Et le quittas, repu, comme fait le vampire
Quand il est rassasié de sang!

Tu n'as su que tuer, tu n'as point su combattre!
Un coup de la fortune a suffi pour abattre
Ton courage de spadassin;
Car tu n'étais point fait à ces luttes immenses
Où les rois criminels vont heurter leurs démences,
Tu n'étais qu'un lâche assassin!

Tu redoutais l'éclat de l'arène guerrière.
Tu ne savais, tyran, que vaincre par derrière,
Loin du danger et loin du bruit....
Au soldat qui sans crainte à frapper s'habitue
Ne préférais-tu pas le complice qui tue
Dans l'ombre, au milieu de la nuit?

. . . .

La voix redescendit, imposante et sonore :
Qu'on le jette au néant! répéta-t-elle encore.

. . . .

VI

Le ministre.

Celui qui vint après fut un homme d'Etat ;
Ses mains avaient trempé dans l'infâme attentat
Dont l'auteur l'avait fait ministre.
— Avidités sans frein, sourdes ambitions,
Tous les hideux reflets de viles passions
Souillaient son visage sinistre.

Toi, courbe ton front vil, reprit l'ange indigné.
Tu n'étais qu'un esclave avide et résigné,

Appuyé sur d'autres esclaves.
Que t'importait qu'aux pieds d'un trône avilissant
Tout un peuple outragé bouillonnât menaçant
Comme un torrent d'ardentes laves?

Que t'importait qu'un jour sa fureur éclatât?
Ne possédais-tu point les coffres de l'Etat,
Où tu pouvais fouiller sans cesse?
Que t'importaient, voleur, les peuples et leurs cris?
Le monde complaisant t'offrait assez d'abris
Pour aller cacher ta richesse.

Tu te disais : « Plus tard, quand viendra le danger,
» Il sera temps de fuir; on trouve à l'étranger
» Des retraites inviolables.
» Quand le peuple en courroux demandera du sang,
» Il saura bien sans moi trouver quelque innocent
» Qui paiera pour tous les coupables! »

C'était pour la fortune et non pour la grandeur
Que, malgré les affronts, tu rampais sans pudeur. —

Si tu bravais tant de colères,
C'est que tu savais bien, ministre aux doigts crochus,
Te consoler enfin de tes pouvoirs déchus,
En comptant d'ignobles salaires!

Et tu volais toujours! Tous t'apportaient du gain :
L'ouvrier, travaillant pour un morceau de pain,
L'homme des champs creusant la terre; —
Le riche généreux, l'avare cousu d'or
Dérobaient un écu pour toi dans leur trésor,
Ou l'arrachaient à la misère.

Le prix de tout travail, le fruit de tout effort
Revenaient sans relâche emplir ton coffre-fort,
Et dans la soif qui te dévore,
Tu regardais en vain ces monceaux entassés,
En vain tu les palpais; ce n'était pas assez!
Avare! — Il t'en fallait encore!

. . . .

Le coupable attendait, morne et silencieux.
Qu'on le jette au néant ! dit la voix dans les cieux.

. . . .

VII

Le juge.

Puis vint le magistrat, du ministre complice,
Qui servait l'oppresseur en vendant la justice,
Qui, bravant les plus saints devoirs,
A la plainte du faible opposait le silence,
Et qui dans tous les temps fit pencher la balance
Du côté de tous les pouvoirs.

Et l'ange s'écria : Honte à ce juge infâme
Soumis et complaisant devant ceux qu'on acclame,

Inflexible envers le malheur!
Honte, honte sur toi, dont l'unique science
Consistait à fausser honneur et conscience
Dans l'espoir de quelque faveur!

Pour décréter l'exil, pour préparer des chaînes,
Avais-tu ton pareil? — Pour toi les lois humaines
N'étaient qu'un immense arsenal
Où, voulant achever la faiblesse égorgée,
La haine des puissants trouvait toute forgée
L'arme du magistrat vénal.

Avec un mot du maître, un regard, un sourire,
On t'eût fait tour à tour acquitter ou proscrire,
Tuer, flétrir, emprisonner,
Dieu même n'eût passé qu'après le ministère! —
C'est par toi, si Jésus fût revenu sur terre,
Qu'Hérode l'eût fait condamner!

. . . .

Mais Dieu garde avec lui la justice éternelle :
Qu'on le jette au néant ! dit la voix solennelle.

. . . .

VIII

Réveil.

. . . .
. . . . . . , ...
Et des mortels pressés les épais bataillons
Passèrent en formant de mornes tourbillons.... —
Comme l'ombre qui vient lorsque le jour s'achève,
Un voile nuageux s'étendit sur mon rêve,
Puis la réalité dissipa mon effroi,
Et je ne vis plus rien, qu'un vide autour de moi....



XXX

ILS S'EN VONT

Allez. — Vous emportez au fond de l'Allemagne
Les malédictions, la honte et les écus!
Allez, tristes vainqueurs. L'horreur vous accompagne,
Allez, méprisés des vaincus!

Vous avez dépouillé, déchiré votre proie,
Que parmi nos débris chacun prenne sa part!
La France encore en deuil trouve un instant de joie
Pour célébrer votre départ.

Vous pouviez conquérir la gloire véritable;
Vous pouviez vous montrer nobles et généreux. —
Vous avez accablé d'une haine indomptable
Un pays libre et malheureux !

Le coupable, expiant sa fatale imprudence,
D'un exil infamant avait pris le chemin....
Que vous avions-nous fait? — Un peuple sans défense,
Confiant, vous tendait la main.

Cette loyale main, vous l'avez refusée,
Vous avez repoussé le message de paix,
Vous vous êtes repus sur la France écrasée,
Et nous ne l'oublierons jamais!

Que demandiez-vous donc, ô conquérants barbares?
Pourquoi chercher plus loin un triomphe outrageant?
Que vous fallait-il donc? — Nous le savons, avares!
Vous vous battiez pour de l'argent!

De l'argent et de l'or, — peut-être de la gloire, —
Mais la gloire se gagne, on ne la vole pas!
Cet or, de vos succès a taché la mémoire
Comme le sang marquait vos pas!

Vous partez, chargés d'or; voilà votre conquête,
Voilà le fruit honteux d'attentats inhumains; —
C'est à vous de rougir et de baisser la tête,
Car cet or-là salit vos mains!

Il vous fallait de l'or, et vos maîtres avides
Ont changé la victoire en lingots monnayés.
Que voulez-vous de plus? Tous nos coffres sont vides.
Allez, puisqu'on vous a payés!

Le salaire est pour vous, phalanges mercenaires;
Mais la gloire? Allons donc! — Vous avez assez pris;
Allez. — Ne vantez point vos exploits sanguinaires,
Vous en avez reçu le prix.

Cachez-les, vos exploits, puisque votre avarice
S'endort tranquille au bruit des imprécations! —
Qui sait! La France un jour peut demander justice
Au tribunal des nations....

Cachez-les avec soin. — Déjà l'heure s'annonce
Où se réveillera tout un monde irrité. —
Leur éclat métallique et sanglant vous dénonce
Aux coups de la postérité!

Oui, cachez-les à tous, car le crime se cache,
Car c'est pour le voleur que le vol est affront;
En les cachant, peut-être oubliera-t-on la tache
Qui s'imprima sur votre front!

Enterrez-les bien loin, plus loin que les victimes
Dont la terre a couvert les cadavres, là-bas!
Vos exploits sont encor souillés de bien des crimes,
Gardez-les, mais n'en parlez pas.

Le monde entier le sait; ce n'est que sous le nombre
Que la France a plié. — Des maîtres imprudents
La laissaient impuissante.—Et vous veilliez dans l'ombre,
Vous guettiez, armés jusqu'aux dents !

Vous avez profité d'un instant de faiblesse
Pour surprendre à la fois ses quelques défenseurs;
Vous vous êtes jetés sur la France en détresse
Comme des flots envahisseurs.

Vous aviez dépeuplé vos cités allemandes
Pour oser nous donner cette horrible leçon ! —
Ainsi font les voleurs, qui, réunis par bandes,
Au passant demandent rançon. —

Remontant de mille ans les annales des guerres,
Un peuple tout entier sur nos champs s'est rué.
Il les quitte, semblable aux assassins vulgaires,
Qui pillent quand ils ont tué ;

L'histoire doit le dire, et dira plus encore!
Vous avez déchiré ce sol noir de tombeaux!
Prenant un rôle affreux dont votre roi s'honore,
Vous êtes devenus corbeaux!

Vous avez mutilé, broyé votre victime,
L'or ne suffisait point, la paix coûtait plus cher!
Tels que l'oiseau de mort, que fait vivre le crime,
Vous avez demandé sa chair!

— Tu fus sacrifiée, ô malheureuse Alsace!
Tes fils furent livrés pour pâture aux pillards.
— Allez, fiers Allemands, traînez votre besace
Pleine de honte et de milliards!



Décembre 1871.

XXXI

APRÈS LES EXÉCUTIONS

Ils ne sont plus ! — La mort les a pris sous son aile.
Ce n'est point le moment de réveiller leurs torts.
Elle a sonné pour eux, cette heure solennelle
Où va se prononcer la justice éternelle ;
Respectons leur repos, maintenant qu'ils sont morts !

Maudissez-les sans moi. Pour oser les maudire,
Qui suis-je ? — Une âme faible et sujette à l'erreur ;

En vos livres de sang je n'ai jamais su lire. —
Un arrêt m'épouvante, un supplice m'inspire
Un sentiment profond d'amertume et d'horreur.

J'aurais pu m'égarer comme ils l'ont fait eux-mêmes.
Le monde est si trompeur ! La vie a tant d'écueils !
Que ceux qui n'errent point les couvrent d'anathèmes :
Les imprécations pour moi sont des blasphèmes.
Il ne m'appartient pas d'insulter les cercueils.

Oh ! non, je n'irai point faire hurler l'injure
Auprès de ces tombeaux à peine refermés.
Je ne les suivrai point d'un impuissant murmure ;
L'âme en pensant aux morts se relève et s'épure,
Les plus justes courroux s'abaissent désarmés !

Je croyais les haïr.... Aujourd'hui je les pleure !
Haïr ! — C'est bien assez de plaindre et d'oublier !...
D'oublier leur folie, expiée à cette heure ;
De plaindre leur trépas, car ils n'ont pour demeure
Qu'une tombe sanglante où l'on n'ose prier....

Je les ai vus. La nuit, quand le sommeil soulève
Un coin de l'infini, souvent ils sont venus.....
Leurs fantômes plaintifs m'ont poursuivi sans trêve,
Et moi je leur parlais comme l'on parle en rêve
A des frères aînés que l'on n'a point connus....

Je leur disais : « Pourquoi ces voiles funéraires ?
Quoi ! Le Seigneur aussi vous a-t-il condamnés ?
Pour votre repentir et pour vos pauvres mères,
Si le ciel m'avait fait votre juge, mes frères,
Mon cœur, en vous blâmant, vous aurait pardonnés ! »

— O triste enseignement de nos guerres civiles !
Même lorsque nos vœux étaient pour le vainqueur,
Nous aimons les vaincus de ces luttes stériles.
Après le châtiment nous restons immobiles
Avec leur souvenir comme un poids sur le cœur !

Tous nous aurions voulu que leur dernier complice
Expiât sans recours de longs égarements.

Hélas ! — Et nous disons au jour de leur supplice :
Grâce, grâce pour eux ! Eloignez ce calice !
Grâce, assez de justice, assez de châtiments !

Et puis, nous pensions voir, la menace à la bouche,
Ces malfaiteurs cruels qu'on nous montrait hier....
L'émotion nous gagne et la pitié nous touche
Quand nous voyons, au lieu d'un spadassin farouche,
Un jeune homme pensif, à l'œil tranquille et fier....

A cet aspect frappant notre crainte est doublée !
En nous vibre l'écho de leurs derniers soupirs.
La conscience crie en notre âme troublée,
Nous murmurons tout bas, d'une voix accablée :
Quels sont ces criminels qui meurent en martyrs?

C'est la compassion seule que l'âme écoute !
— « Ce qu'ils sont, répond-elle, on n'en sut jamais rien :
Qui sonderait leurs cœurs entraînés par le doute?
Peut-être des héros, qui se trompant de route
En se donnant au mal ont cru servir le bien ! »

Et l'on songe en silence aux longs jours de jeunesse
Interrompus si tôt par les jours de malheur....
La douleur nous étreint, le remords nous oppresse.
Nous voudrions chasser la balle vengeresse....
Nous cherchons un reproche, et nous trouvons des pleurs!

— Ils dorment à présent dans la lugubre plaine,
Condamnés par le monde, absous par le trépas!
La mort est leur exil, la tombe est leur domaine.
Ils sommeillent, frappés par la justice humaine,
Ce glaive toujours prêt, qui ne pardonne pas;

Les juges ont parlé; la lyre doit se taire.
Mais rien ne nous défend les douloureux adieux.
Qu'ils reposent en paix en ce lieu solitaire!
Et nous, prions pour eux. — Ceux qu'on punit sur terre
Sont quelquefois, dit-on, pardonnés dans les cieux!



XXXII

LA CHANSON DU POÈTE

Tais-toi, poète à la voix indignée,
Le siècle rit de tes cris impuissants.
Tu viens trop tard, la lyre est dédaignée,
On a besoin de plus joyeux accents !
Rien ne s'éveille au bruit de ta colère ;
Le monde est vieux, tais-toi, nous sommes las !
Tais-toi, poète ! ou bien meurs de misère.
Laisse tes vers, ils ne se vendront pas !

Console-toi, tu peux encore encore écrire,
Car nous aimons qu'on trompe nos douleurs,
Qu'on nous endorme et qu'on nous fasse rire, —
Mais tes chansons ressemblent à des pleurs.

Assez pleuré ! — Le vieil enfant s'amuse,
Il n'est plus temps d'attrister ses ébats;
On se fatigue aux soupirs de ta muse....
Pourquoi des vers ? Ils ne se vendent pas.

Tu te souviens, et déjà l'on oublie.
A ce caprice il faudra te plier.
Ton cœur le sait, chaque âge a sa folie :
Ainsi du temps; la nôtre est d'oublier.
L'oubli, vois-tu, veut des rumeurs joyeuses
Et non des chants sinistres comme un glas.
On ne lit point tes rimes ennuyeuses,
On craint les vers, ils ne se vendent pas.

Ce qui se vend, c'est la peinture obscène
Qui sort de l'ombre et s'étale au grand jour,
C'est du plaisir l'émotion malsaine,
C'est l'impudeur, sous le nom de l'amour!
Ce qui se vend, ce sont les vierges folles
Qui vont traînant la honte sur leurs pas;
C'est l'encens faux qu'on prodigue aux idoles....
Brûle tes vers, ils ne se vendront pas!

Ce qui se vend, c'est la chanson impure
Qui fait grandir la gloire d'un ténor,
C'est le gros livre ou la mince brochure
Où l'on absout les traîtres à prix d'or.
Ce qui se vend, c'est la feuille à réclame,
Echo vénal qui prône à grand fracas....
Mais elle est sourde aux cris partis de l'âme
Et rit des vers qui ne se vendent pas.

Ce qui se vend, c'est l'aveugle suffrage
D'un paysan abruti par le vin,
C'est le discours qui soulève un orage
Où la raison dans le bruit parle en vain.
Ce qui se vend, c'est la patrie en larmes,
C'est notre sol, le sang de nos soldats;
C'est le drapeau, c'est l'honneur de nos armes,
Et non les vers; ils ne se vendent pas.

Ce qui se vend, c'est l'absurde science
Que nous dépeint la voix d'un charlatan,
C'est la grandeur, et c'est la conscience
Que l'on fait taire au cœur du courtisan.

En prose on peut, selon sa fantaisie,
Louer tout haut, calomnier tout bas;
Car tout se vend, hormis la poésie....
A bas les vers! Ils ne se vendent pas!

La poésie! — Ah! triste marchandise!
Pauvre poète, où mets-tu ton bonheur?
— Il se pourra, pourtant, que l'on te dise :
« J'achète en bloc tes vers et ton honneur. »
Quelque Mécène affamé de louange,
Dissipant l'ombre où tu t'enveloppas,
Peut t'apporter la fortune en échange
De vers flatteurs, comme tu n'en fais pas.

La gloire un jour centuplerait la somme,
Par lui ton nom sortirait de l'oubli.
Mais à sa voix, relève-toi, jeune homme!
Un nom obscur vaut mieux qu'un nom sali.
Reste ignoré; d'un mot tu peux confondre
Cet insolent qui t'offre ses ducats.
C'est maintenant ton tour de lui répondre :
Je fais des vers, mais je ne les vends pas!



13 Janvier 1873.

XXXIII

L'ÉPILOGUE

Il est mort !

La mort ouvre à nos pieds un effrayant abîme ;
Les crimes du bourreau, les maux de la victime
Semblent pâlir au seuil de cette immensité.
Le coupable puni s'est couché dans la tombe ;
Ce n'est plus un tyran, c'est une âme qui tombe
Dans le sein de l'éternité.

Paix autour de celui que la terre dévore !
Nous ne sommes point rois, pour refuser encore
A ses restes flétris l'aumône d'un pardon,
Et pour venir, railleurs, devant sa sépulture
Crier : « D'un ennemi qui tombe en pourriture
Le cadavre sent toujours bon ! »

Repose donc, César, sur ta couche fatale.
Les clameurs d'une joie insultante et brutale
N'iront pas de ton ombre éveiller les remords.
L'ombre du criminel n'a plus que Dieu pour juge ;
Empereurs ou sujets, dans leur dernier refuge
Nous ne poursuivons pas les morts.

Que la terre d'exil à ton corps soit légère !
Ceux qui t'ont vu mourir sur la rive étrangère
Ne seront point troublés par nos cris triomphants.
Ta mort nous vengera sans fête et sans tumulte,
La République est forte, et la France n'insulte
Ni les femmes, ni les enfants.

La haine de ton nom ne doit point te survivre;
Tu nous guettais dans l'ombre et le ciel nous délivre,
C'est tout. — Loin de ce sol demeure enseveli;
Nous n'avions pas rêvé pour toi d'autres supplices,
Et, sans le bruit que font tes imprudents complices,
Tu pourrais espérer l'oubli....

Mais écoute.... Là-bas leur voix s'élève et monte....
Ils ne sont pas encor rassasiés de honte,
Ils hurlent en suivant ton lugubre convoi!
Auprès de ta dépouille à peine refroidie
On les voit prolonger la sombre comédie
Qui devait finir avec toi!

Ils osent travestir ta misérable histoire!
Quand l'étranger, debout sur notre territoire,
Nous écrase et nous raille, ils osent devant lui
Des siècles à venir invoquer le suffrage!
Ah! leur espoir t'accable, et c'est le seul outrage
Qui puisse t'atteindre aujourd'hui.

Nous gardons le silence, et l'infernale bande
S'épuise à déterrer sous ta triste légende
Quelque opprobre de plus dans la masse oublié!
Reconnais-tu, César, ces faces hypocrites?
Voilà les ennemis, funèbres parasites
A qui ton cadavre est lié!

Indignes nourrissons de ton indigne empire,
Ils ont crispé sur toi leur griffe de vampire,
Ils t'ont rongé vainqueur, ils t'ont rongé vaincu;
Ils te poursuivront mort, ils poursuivront ta race,
Ils s'abattent déjà, troupe avide et vorace,
Sur le fils qui t'a survécu!

Tant que ton nom sonore aura quelque prestige
Ils en exploiteront jusqu'au dernier vestige!
Ils mèneront leur danse antour de ton cercueil!
Dans la tombe muette on les verra descendre.
Ils la profaneront pour remuer ta cendre
Et la répandre sur le seuil.

On les entendra, tels qu'une meute féroce,
Pour appeler la foule, aboyer sur ta fosse
Que le passé menace et que l'oubli défend.
Taillant un étendard d'un coin de ton suaire,
Ils mettront, tout glacé, ce drapeau mortuaire
Entre les mains de ton enfant.

Puis ils lui diront : « Marche! Egorge ta patrie!
Ton père la laissa palpitante et meurtrie,
A toi de l'achever! Marche, fils des héros! »
Ah! viennent à rugir les fureurs qui sommeillent,
N'en accusez que ceux dont les cris les éveillent;
Tyrans, ce sont là vos bourreaux!

Voilà ce qu'ils feront. — Pour nous, que nous importe?
Il est mort; avant lui sa légende était morte.
A d'autres de flétrir une existence en fleur;
Un poids déjà trop lourd sur l'innocent retombe,
Laissons, républicains, le cadavre à la tombe
Et l'orphelin à sa douleur.



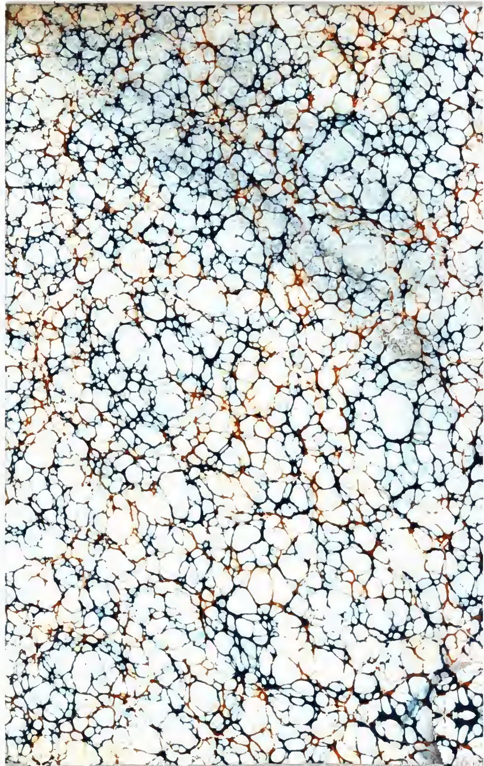
TABLE



Riom, imp. G. Leboyer, rue Pascal, 3.








BIBLIOTECA